

noncer une parole, il levait son cierge et en rouait de coups le malotru qui troublait le recueillement de la cérémonie.

Chaque paroisse de Séville faisait sortir deux *pasos*¹, l'un du Fils de Dieu, l'autre de Madame sa Mère. Au cours de la procession, quand les porteurs des *pasos* avaient besoin de se reposer et que les lourdes plateformes, chargées de statues et de lanternes, demeuraient immobiles, un faible coup de sifflet suffisait pour que les encapuchonnés fissent halte, deux par deux, tournés l'un vers l'autre; et, appuyant ensuite leur cierge sur leur pied, ils promenaient sur la foule ces yeux qui luisaient dans l'ombre des trous : étranges personnages échappés d'un autodafé, spectres dont les traînes noires semblaient répandre encore des parfums d'encens et des relents de bûcher. Au-dessus des capuchons pointus flottaient les bannières de la confrérie, carrés de velours noir à franges d'or où était brodée l'inscription romaine S. P. Q. R., en souvenir du rôle joué par le procureur de Judée dans la criminelle condamnation du Juste.

Le *paso* de Notre-Seigneur Jésus du Grand Pouvoir se dressait sur une base de métal ouvré, garnie tout à l'entour d'une tenture de velours noir qui

1. On appelle ainsi les saintes images qui représentent différents épisodes de la vie de Jésus et que l'on promène dans la ville pendant la Semaine sainte.

retombait jusqu'à terre et qui cachait les vingt porteurs, presque nus et suant sous le faix. Aux angles, il y avait quatre groupes de lanternes avec des anges d'or, et au milieu se tenait Jésus, couronné d'épines et ployant sous la croix : un Jésus tragique, douloureux, sanglant, aux yeux noyés de larmes, à la face cadavérique, mais vêtu d'une ample robe de velours si prodigieusement décorée de fleurs d'or que la riche étoffe s'entrevoyait à peine comme une légère arabesque parmi les entrelacs compliqués des broderies. L'aspect de cette statue arrachait des soupirs à des centaines de poitrines :

— *Pare Josú* !¹ marmottaient les vieilles femmes, en fixant sur l'image des regards d'hypnotiques. Seigneur du Grand Pouvoir, ne nous oubliez pas!

Lorsque le *paso* s'arrêtait, la dévotion du peuple andalous, de ce peuple qui exprime au moyen du chant tous les états de son âme, saluait la sainte image par des trilles d'oiseau et par d'interminables lamentations. Quelque jouvencelle, fendant la foule pour arriver au premier rang, envoyait à Jésus une *saeta*² dont les trois vers célébraient « la plus divine des statues » et Martínez Montañes, le fameux sculpteur qui l'a faite. Les encapuchonnés écoutaient, ne bougeant pas, jusqu'à ce que le conducteur du

1. « Père Jésus ».

2. Littéralement « flèche » ; oraison jaculatoire, en forme de tercet, qui se chante, soit dans les églises, soit dans les rues, pendant certaines solennités religieuses.

paso, jugeant la pause suffisante, fit retentir un timbre d'argent placé à l'avant de la plate-forme.

— Ho! hisse!

Et le seigneur du Grand Pouvoir, après quelques oscillations, s'exhaussait un peu, tandis que les pieds des porteurs invisibles commençaient à se mouvoir au ras du sol comme des pattes de cloporte.

Puis venait Notre-Dame des sept Douleurs, sous un dais de velours, tout environnée de lumières. Une couronne d'or tremblait sur son front, et la queue de son manteau, longue de plusieurs mètres, s'étalait en arrière du *paso* sur une sorte de crino-line de bois qui la faisait bouffer et qui montrait la splendeur de ses merveilleuses broderies, ouvrage où s'étaient employés l'art et la patience de toute une génération. Les flammes vacillantes des cierges portés par les encapuchonnés jetaient leurs reflets sur ce manteau royal et y allumaient des brasilléments.

A la suite de la Vierge se pressait une troupe de femmes dont les corps disparaissaient dans l'ombre, mais dont les faces, éclairées par les cierges qu'elles tenaient à la main, se coloraient de teintes pourpres. C'étaient des vieilles en mantille, pieds nus; des jeunes filles habillées de la robe blanche qui devait leur servir de suaire; de pauvres infirmes qui traînaient avec peine leur ventre enflé par la maladie; toute une cohue d'humanité souffrante qui,

sauvée de la mort par la bonté du Seigneur du Grand Pouvoir et de sa Très Sainte Mère, cheminait derrière leurs images pour accomplir un vœu.

La pieuse confrérie, après avoir lentement processionné par les rues et s'être arrêtée maintes fois pour chanter des cantiques, parvenait enfin à la cathédrale, dont les portes restaient ouvertes toute la nuit, et s'engageait sous les nefs de ce temple aux proportions gigantesques. La lumière des cierges faisait sortir de l'ombre le bas des piliers énormes, revêtus de velours cramoisi à bandes d'or; mais, en haut, elle ne réussissait pas à dissiper les ténèbres des voûtes. Les encapuchonnés, tels des insectes noirs à tête pointue, rampaient au ras du sol, dans la lueur rougeâtre, tandis que la nuit continuait à emplir la région supérieure de l'édifice, et, après avoir traversé le sanctuaire, ils ressortaient à la pâle clarté des étoiles et poursuivaient jusqu'au matin leur muette pérégrination.

Quoique Gallardo fut passionnément attaché à cette aristocratique confrérie et au Seigneur du Grand Pouvoir, il n'en résolut pas moins, cette année-là, de se joindre à la procession plébéienne de la Vierge de l'Espérance.

— Tu as raison, Juaniyo, répondit la señora Angustias, lorsqu'il lui fit part de ses intentions. Ce qu'il y a de mieux, c'est que chacun aille avec ceux de sa classe. Je ne te désapprouve certes pas de fré-

quenter les gros bonnets; mais tu dois bien aussi quelque chose à la Macarena. Au surplus, les pauvres gens qui, lorsque tu débutais, t'ont montré tant d'amitié, commencent à croire que tu les méprises; et il y en a même qui ne se gênent pas pour dire du mal de toi...

Hélas! le matador ne le savait que trop! Plusieurs fois déjà les prolétaires lui avaient témoigné de la mauvaise humeur. On critiquait sévèrement ses relations incessantes avec la haute société et le sans-*façon* avec lequel il abandonnait ses anciens admirateurs, ceux dont le précoce enthousiasme avait fait sa fortune. Il jugeait donc urgent de regagner les sympathies de la basse classe en se joignant notoirement à la procession de son quartier. C'est pourquoi, trois ou quatre jours d'avance, il eut soin d'avertir confidentiellement de ce projet les membres les plus influents de la confrérie de la Macarena :

— Gardez-moi le secret, leur dit-il. Ce n'est qu'une affaire de dévotion, et je serais fâché qu'on en parlât. Tout ce que je veux, c'est témoigner ma gratitude à cette bonne Vierge qui m'a sauvé la vie, lors de ma blessure.

Et le secret fut si bien gardé que, dès le lendemain, cette nouvelle était le sujet de toutes les conversations dans les boutiques des barbiers et chez les marchands de comestibles.

— Ah! cette année-ci, concluait-on après d'interminables commentaires sur la résolution prise par le matador, cette année-ci, il faudra voir la Macarena! La *seña* Angustias couvrira de fleurs le *paso*, et Juaniyo mettra tous ses bijoux à la Vierge. Une fortune!

Effectivement Gallardo réunissait tous les bijoux de la maison, ceux de sa femme et les siens, pour en parer l'image. La Macarena aurait aux oreilles les pendants de Carmen achetés à Madrid et pour lesquels il avait dépensé le gain de plusieurs courses; elle aurait sur la poitrine une double chaîne d'or qui lui appartenait à lui-même, et, le long de cette chaîne, toutes ses bagues seraient suspendues, ainsi que les gros boutons de diamants dont il ornait son plastron de chemise, quand il s'habillait en tenue de ville.

— *Josú!* Comme notre brunette va être bien attifée! disaient les voisines en parlant de la Vierge. Et comme cela va faire enrager la moitié de Séville! C'est le *señor* Juaniyo qui se charge de tout. .

L'espada, quand on l'interrogeait sur ces apprêts, souriait avec modestie et répondait qu'il avait toujours eu beaucoup de dévotion pour la Macarena. C'était la Vierge du quartier où il était né; et en outre son pauvre père n'avait jamais manqué de suivre cette procession, vêtu en homme d'armes. C'était un honneur dont la famille était fière, et

Juan lui-même, si sa situation le lui eût permis, se serait fait un plaisir de coiffer le casque et d'empoigner la lance, à l'exemple d'une multitude d'autres Gallardos, ses ancêtres, qui pourrissaient maintenant sous la terre.

Cette popularité religieuse le flattait, mais elle l'inquiétait aussi. Il était heureux que tout le monde dans le quartier, connût son dessein; mais il appréhendait que la nouvelle s'en répandit dans le reste de la ville. Avec son naïf égoïsme, il désirait se concilier les bonnes grâces de la Vierge, en prévision des dangers futurs; mais il redoutait les brocards des amis qui fréquentaient les cafés et les cercles de la rue des Serpents. Il se disait :

« S'ils me reconnaissent, ils vont se moquer de moi. C'est ennuyeux. Être bien avec tout le monde, voilà ce que je voudrais.... »

Le soir du Jeudi saint, Gallardo se rendit avec Carmen à la cathédrale, pour y entendre le *Miserere*. Les nefs de l'église, aux voûtes ogivales d'une prodigieuse hauteur, n'avaient pour luminaire que les minces flammes de quelques cierges qui brûlaient contre les piliers : tout juste ce qu'il fallait pour que la foule ne fût pas obligée de marcher à tâtons. Quant aux gens riches qui craignaient le brutal contact de la populace et les dangereuses

bousculades, ils s'étaient enfermés derrière les grilles des chapelles latérales, et on les y apercevait comme des bêtes en cage.

Le chœur aussi était plongé dans l'ombre, malgré un fourmillement de petites lumières qui, pareilles à une constellation de vers luisants, éclairaient les musiciens et les chanteurs. Et, dans cet effrayant milieu de ténèbres et de mystère, le *Miserere* d'Es-lava¹ répandait ses mélodies d'un goût italien : un *Miserere* folâtre et gracieux comme les battements d'ailes des colombes, avec des airs de romance qui ressemblaient à des sérénades d'amour ou à des rondes de buveurs.

Lorsque la voix du ténor se tut et que les dernières roulades par lesquelles il apostrophait la cité déicide — « Jérusalem ! Jérusalem ! » — se furent perdues sous les voûtes, la foule se dispersa, impatiente de courir les rues. Quant à Gallardo, il s'en retourna bien vite chez lui pour s'habiller en *nazaréen*. La señora Angustias lui avait préparé son costume avec des soins attendris qui la reportaient au temps de sa jeunesse. Elle songeait à son pauvre mari qui, cette nuit-là, revêtait l'attirail guerrier et qui partait du logis, la pique sur l'épaule, pour n'y revenir que le lendemain matin, le casque bosselé, le tonnelet souillé d'immondices, après une infinité de stations

1. Miguel-Hilarion Eslava, maître de chapelle de la cathédrale de Séville, né en 1807 à Burlada, mort en 1878 à Madrid.

faites en compagnie de frères d'armes dans tous les cabarets de Séville.

L'espada signola sa toilette avec une minutie féminine, traitant son costume de *nazaréen* avec autant de précaution que si c'eût été un costume de torero à endosser pour une course. Il mit des bas de soie et des souliers vernis; il revêtit la robe de satin blanc; il ajusta sur ses épaules la cagoule de velours vert qui, dressant en l'air sa pointe aiguë, redescendait en forme de masque devant le visage, se prolongeait jusqu'aux genoux à la façon d'une chasuble, et présentait, richement brodé sur le côté gauche de la poitrine en un vif et délicat bariolage de couleurs, l'écusson de la confrérie. Puis il enfila des gants blancs et prit le haut bâton, insigne des dignitaires. Ce bâton était une verge recouverte de velours émeraude, surmontée d'une pomme d'argent et terminée dans le bas par une virole du même métal.

Minuit était déjà sonné lorsque l'élégant porteur de cagoule s'achemina vers San Gil par les rues pleines de peuple. Comme il approchait de l'église, il rencontra la compagnie des *juiifs*, c'est-à-dire des hommes d'armes, farouches soldats qui, impatients de faire admirer leur discipline militaire, attendaient la sortie de la procession en marquant le pas, au rythme d'un infatigable tambour. Ces hommes, — des jeunes et des vieux, — avaient tous

la face encadrée par la jugulaire métallique de leur casque, le corps sanglé dans un sayon lie de vin, les jambes prises dans des bas de coton rose chair, les pieds chaussés de sandales montantes, la taille ceinte du glaive romain; et, pour imiter les troupiers modernes, ils tenaient leur pique suspendue à l'épaule par un cordon qui jouait le rôle d'une bretelle de fusil. En avant se balançait l'étendard orné de l'inscription sénatoriale; et cette petite armée avait pour chef un fastueux personnage qui se dandinait à la tête de ses hommes, l'épée au clair.

— Coquin de sort! murmura Gallardo, en riant sous son masque. Cette nuit, personne ne va faire attention à moi. On n'aura d'yeux que pour ce mir-liflore.

C'était le capitaine Chivo¹, gitano arrivé de Paris le matin même, afin de prendre le commandement de sa compagnie. Pour rien au monde il n'aurait voulu manquer d'être là : car il aurait ainsi renoncé à ce titre de capitaine dont il se faisait gloire sur toutes les affiches des *music-halls* parisiens où ses filles et lui-même chantaient et dansaient. Les filles, vives comme des lézards, avaient de grands yeux, un teint délicatement coloré, une sveltesse de taille et une grâce de mouvements qui tournaient la tête aux hommes. L'ainée avait eu la bonne for-

1. « Le biquet ».

tune de fuir avec un prince russe, et, pendant plusieurs jours, les gazettes du boulevard avaient publié des articles sur le désespoir de ce brave officier de l'armée espagnole, de ce don Quichotte qui voulait à toute force occire les coupables pour venger l'outrage fait à son honneur. Bien plus, un théâtre de genre avait monté une opérette dont le sujet était l'enlèvement de la gitana, avec danses de toreros, chœurs de moines et autres scènes d'une non moins exacte couleur locale. Du reste, le Chivo s'était vite résigné à transigner avec ce gendre de la main gauche, et, après avoir empoché une copieuse indemnité, il avait continué de faire danser et chanter les cadettes, en attendant un autre Russe. Son grade de capitaine rendait rêveurs nombre de Français, très avertis de tout ce qui passait dans la péninsule. Ah! cette Espagne! Un pays en complète décadence, qui ne payait pas ses vaillants défenseurs et qui réduisait ses hidalgos à exhiber leurs filles sur les planches!

Tous les ans, à l'approche de la Semaine sainte, le capitaine Chivo prenait congé de ses filles avec un geste de père noble qui n'entend pas qu'on badine :

— Je pars, mes mignonnes. Soyez sages! De la tenue et de l'honnêteté, n'est-ce pas? Ma compagnie m'attend. Il faut que je sois à mon poste.

Et il faisait d'une traite le voyage de Paris à

Séville, fier de maintenir la tradition de ses aïeux qui tous avaient été capitaines des Juifs, et même de rehausser d'un nouveau lustre cette gloire héréditaire. Il avait gagné dix mille pesetas à un tirage de la Loterie nationale, et il avait employé toute cette somme à s'acheter un uniforme digne de son grade. Les commères du quartier accouraient pour examiner de plus près sa tunique aux éblouissantes broderies d'or, son corselet de métal bruni, son casque dont l'acier, sous une cascade de plumes blanches, reflétait tous les cierges de la procession : — un fastueux caprice de Peau-Rouge, un costume princier tel que pourrait le rêver un Araucan ivre. — Et les femmes palpaient la jupe de velours, s'extasiaient sur les ornements brodés, clous, marteaux, épines, tous les attributs de la Passion. Les bottes mêmes étaient chargées de clinquant, de pierres fausses; et, à chaque pas qu'il faisait, cette pretintaille jetait des étincelles.

Lorsque le moment fut venu, le capitaine, d'un air martial, tourna la tête vers ses légionnaires, et, fixant sur eux des prunelles d'aigle :

— Attention ! hurla-t-il. Défense à quiconque de sortir des rangs ! Respect à la discipline !... En avant, marche !

Et, à un roulement de tambour, la compagnie s'ébranla, raide, solennelle, pénétrée de la gravité de sa fonction. Mais, hélas ! il y avait dans chaque rue

des cabarets et, devant les cabarets, de joyeux compagnons qui, pour se consoler du martyre et de la mort du Seigneur, avaient vidé d'innombrables petits verres. Dès que ces pieux buveurs apercevaient le majestueux capitaine, ils le saluaient, lui montraient de loin le liquide à la bonne odeur, à la couleur d'ambre. Celui-ci, pour dissimuler son trouble et se préserver de la tentation, détournait les yeux, guindait son attitude. Ah! s'il n'avait pas été de service! Alors un des plus hardis, traversant la chaussée, venait lui mettre sous le nez le verre plein; mais l'incorruptible centurion se rejetait en arrière et présentait au tentateur la pointe de son glaive. Non, non, cette année-ci ne serait pas comme les années précédentes, où l'on avait vu les hommes d'armes en désarroi presque aussitôt après le départ!... Et pourtant il faisait si chaud, on suait si fort sous le harnois!... Bref, le capitaine se décidait à accepter un premier verre, puis un second, puis un autre encore; ses hommes l'imitaient, et bientôt la compagnie, décimée, laissait sur le chemin une débandade de traînards

La procession s'avancait avec la lenteur habituelle, stationnant des heures entières aux carrefours.

Le *paso* qui venait le premier était celui de « la

Sentence de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». C'était une estrade mobile, chargée de figures : — Pilate assis sur un trône; des gardes aux casques empachés et aux tuniques de diverses couleurs; le pauvre Jésus couronné d'épines et prêt à être conduit au supplice, dans une robe de velours violet toute chamarrée de broderies, tandis que, sur sa tête, trois panaches d'or symbolisaient le rayonnement de la divinité. — Mais ce *paso*, malgré la richesse de sa décoration, ne retenait guère la curiosité du public. Ce que tout le monde voulait voir, c'était l'autre, celui de la miraculeuse Vierge de l'Espérance, celui de la Macarena.

Quand cette Vierge aux joues roses et aux longues paupières sortit du portail de San Gil, sous son dais de velours que faisaient trembler les moindres mouvements des invisibles porteurs, une assourdissante acclamation s'éleva de la foule qui encombrait la petite place. Ah! comme la reine du Ciel était jolie! Une beauté qui ne vieillissait pas!

Le manteau splendide, immense, réticulé d'une massive broderie d'or imitant les mailles d'un filet, s'allongeait derrière l'estrade comme la queue repliée d'un énorme paon royal; et les yeux de verre luisaient, ayant l'air de répondre par des pleurs d'émotion au salut enthousiaste des fidèles. Sur toute l'image, des milliers de bijoux aux pierreries scintillantes formaient pour ainsi

dire un second vêtement de feux multicolores. La Vierge avait, pendus au cou, des fils de perles, des chaînes d'or, des centaines de bagues passées dans les chaînes; et tout le devant de sa robe et de son manteau était comme bardé de montres d'or, de pendeloques d'émeraudes, de boucles de diamants aussi gros que des cailloux. Les dévots lui envoyaient leurs bijoux, pour qu'on l'en parât à la procession, et, dans cette nuit de religieuse douleur, les femmes étaient fières de montrer leurs doigts dépouillés de tout ornement.

Gallardo, masqué, tenant en main le bâton à pomme d'argent, marchait devant le *paso* avec les dignitaires de la confrérie. D'autres encapuchonnés portaient de longues trompettes garnies d'étoffe verte à frange d'or, et, de temps à autre, ils introduisaient jusqu'à leurs lèvres, par un trou du masque, l'embouchure de ces instruments dont la funèbre sonnerie déchirait le silence. C'était une musique à faire dresser les cheveux sur la tête; mais pourtant elle n'éveillait dans les âmes aucun sentiment de tristesse, et, de minute en minute, la procession perdait quelque chose de sa gravité.

Les habitants du quartier, les *macarenos*, cheminaient en désordre autour de la Vierge : petits boutiquiers de la rue de la Feria, ouvriers logés dans les ruelles qui entouraient l'église San Gil, maraichers dont les jardins avoisinaient l'Hôpital

des Cinq Plaies ¹ ou longeaient la Ronda des Capucins; et tous ces gens avaient avec eux leurs femmes mal peignées, tirant par la main des ribambelles de marmots qu'elles remorqueraient ainsi jusqu'à l'aube. De jeunes gars du faubourg, coiffés de feutres neufs, avec des accroche-cœurs lissés en pointe sur les tempes, brandissaient des gourdins, comme si quelque impie se proposait de manquer de respect à la belle Notre-Dame et que le secours de leurs bras fût nécessaire pour la défendre; et, par des cris où l'inconscience de l'ivresse s'ajoutait à la naturelle légèreté de ces têtes de linottes, ils vantaient bruyamment la prééminence et le miraculeux pouvoir de leur patronne :

— *Olé la Macarena!* La première Vierge du monde! Celle qui donne sur le museau à toutes les autres Vierges!

La procession ne pouvait faire cinquante pas sans s'arrêter. Devant presque toutes les maisons, des spectateurs penchés aux fenêtres exigeaient que la sainte image fit halte, pour qu'on pût l'observer à loisir. Les cabaretiers n'étaient pas les moins empressés à réclamer cette faveur, et, interpellant les dignitaires de la confrérie :

— Un petit moment, s'il vous plaît! disaient-

1. *De las Cinco Llagas.* C'est ainsi qu'on nomme communément l'Hôpital civil.

ils. Nous avons ici un chanteur qui veut lancer à la Vierge une *saeta*.

Le chanteur s'avancait, les jambes molles, soutenu par un ami, et il commençait par tousser; puis, toutes vanes ouvertes, il lâchait d'une voix avinée sa musicale invocation, dont les trémolos et les vocalises empêchaient de distinguer les paroles. Tout ce que l'on réussissait à comprendre, c'était qu'il célébrait *la Mare*¹, la Mère de Dieu; et, lorsqu'il roucoulait ce vocable, son chant s'attendrissait d'amour.

Avant même que le soliste fût arrivé au milieu de son traînant couplet, une seconde voix s'élevait un peu plus loin, puis une troisième, puis d'autres encore, comme si c'était un concours de chant, et la rue se peuplait de virtuoses dont les uns, par leurs accents rauques, trahissaient l'éraillure de poumons malades, tandis que d'autres, au fausset criard, déchiraient l'air de leurs glapissements aigus. La plupart d'entre eux, trop sincères dans leur foi pour vouloir se donner en spectacle, demeuraient invisibles parmi la foule; mais quelques « artistes », infatués de la richesse de leur organe et de l'élégance de leur « style », ne résistaient pas à l'envie de se faire voir et venaient se planter devant la Vierge, au beau milieu de la chaussée.

1. Forme dialectale de *madre*, mère.

Cependant les tambours continuaient à battre, les trompettes à lancer leurs notes lugubres; et, dans l'effroyable cacophonie des voix discordantes et des instruments assourdissants, chaque chanteur, sans s'occuper des autres, filait jusqu'au bout son oraison jaculatoire, n'hésitant ni ne s'embrouillant jamais, poursuivant ses modulations comme s'il était seul ou comme si la ferveur religieuse le rendait sourd à tout ce qui n'était pas sa propre extase.

Lorsque les chants prenaient fin, les auditeurs témoignaient leur enthousiasme par des exclamations souvent indécentes; les plus fanatiques lançaient vers la Macarena leurs chapeaux, comme ils auraient fait pour une jolie fille, et le vin circulait dans les verres, au pied de l'image. Était-ce la dévotion mystique d'une populace visionnaire qui rendait hommage à la Vierge? Était-ce une orgie païenne qui lui faisait escorte dans les rues? Il eût été difficile de le dire.

Devant le *paso* marchait un solide gars, vêtu d'une tunique violette, couronné d'épines, foulant de ses pieds nus les pierres bleuâtres des ruelles et portant sur ses épaules une croix de bois deux fois plus grande que lui-même. Dès que les femmes l'apercevaient, elles poussaient des gémissements de compassion. Le pauvre! Comme il accomplissait dévotement sa pénitence! Comme il édifiait les

gens, après les avoir scandalisés par un sacrilège. Mais la faute en était à ce vin qui fait perdre aux hommes la raison.

Trois ans auparavant, le matin du Vendredi saint au moment où la Macarena rentrait dans son église, ce jeune homme, qui d'ailleurs était un honnête garçon, mais qui, depuis la veille au soir, godaillait avec des copains, avait fait arrêter le *paso* sur la place du Marché, devant un cabaret, et il avait chanté son tercet en l'honneur de la Vierge; puis, saisi d'un religieux délire, il s'était mis à lui tenir des propos galants, et finalement, pour lui rendre hommage comme à une maîtresse qu'on acclame, il avait jeté vers elle l'objet qu'il tenait à la main et qu'il croyait sans doute être son chapeau; mais c'était un verre qui était allé se briser en mille pièces contre la face divine. Sur quoi, on l'avait mené en prison tout pleurant, protestant de sa révérence pour la Macarena, s'excusant par la maudite ivresse, tremblant de peur à l'idée des années de bagne qu'on ne manquerait pas de lui infliger pour insulte à la religion; tant et si bien que les plus indignés avaient fini par intervenir en sa faveur et que l'affaire s'était arrangée, moyennant la promesse faite par le coupable de donner par la suite le bon exemple aux pécheurs en accomplissant publiquement une pénitence extraordinaire. Voilà pourquoi il portait aujourd'hui cette croix

énorme, qui lui meurtrissait l'épaule ; et, quand il voulait la changer de côté, les bonnes âmes lui donnaient un coup de main pour l'aider à soulever son fardeau.

Le *paso* était encore dans la rue de la Feria, lorsque la tête de la procession atteignit le centre de Séville. Le moment était venu pour l'avant-garde d'opérer un astucieux mouvement stratégique : il s'agissait d'occuper le plus vite possible la rue de la Campana et de s'assurer ainsi le libre accès de la rue des Serpents, avant qu'une autre confrérie se fût emparée du passage. Une fois qu'on serait maître de l'entrée, on pourrait tout à son aise s'attarder des heures et des heures à parcourir la rue, tandis que les processions suivantes se morfondraient à marquer le pas derrière les *macarenos*.

La rue des Serpents, avec ses lampes électriques suspendues au milieu de la chaussée par des câbles, avec ses cafés et ses magasins illuminés, avec ses files de chaises alignées sur les trottoirs, avec ses balcons chargés de spectateurs qui riaient et se divertissaient, offrait l'aspect d'une joyeuse kermesse. De tous côtés les vendeurs ambulants criaient des pâtisseries et des boissons ; par les portes des petits restaurants s'échappaient d'appétissantes odeurs de friture ; le vin coulait à flots dans les

débats. Rien n'indiquait qu'il fût déjà trois heures du matin. Des familles entières étaient là depuis la veille, contemplant, bouche béante, le long défilé des Vierges aux manteaux somptueux, des Rédempteurs couronnés d'or et vêtus de brocart, tout un monde d'images absurdes dont les faces émaciées ou saignantes contrastaient de la plus bizarre façon avec le luxe féerique et l'insolente magnificence des costumes.

Il était interminable, ce défilé où se succédaient les *pasos* du Sacré Décret, du Saint Christ du Silence, de Notre-Seigneur de la Vallée, de Jésus aux Trois Chutes, de Notre-Dame de l'Amertume, de Notre-Dame des Larmes, de Notre-Dame des Trois Nécessités, du Seigneur de la Bonne Mort, avec leurs escortes bariolées de *nazaréens* noirs, blancs, rouges, verts, bleus, violets, tous masqués et promenant sous les cagoules une personnalité qui ne se révélait que par la lueur des yeux.

Lorsque les pesantes plateformes, après avoir parcouru à grand'peine la rue trop étroite, débouchaient à l'autre extrémité, sur la place de San Francisco, près des tribunes élevées devant l'Hôtel de Ville, les *pasos* faisaient demi-tour, de telle sorte que les statues se présentassent de face; et, par une génuflexion des porteurs, elles saluaient les illustres étrangers et les personnages de sang royal qui étaient venus pour assister à la fête.

Près des *pasos* marchaient des hommes de service, trimbalant des cruches d'eau. Dès que la plateforme s'arrêtait, un coin de la tenture se soulevait et vingt ou trente hommes apparaissaient, trempés de sueur, cramoisis de fatigue, à demi nus, la tête ceinte de foulards. C'étaient les *gallegos*, les vigoureux porteurs qui, quelle que fût leur origine, étaient indistinctement désignés par cette appellation géographique, comme si les indigènes sévillans voulaient donner ainsi à entendre qu'ils étaient eux-mêmes incapables d'exécuter un travail si long et si pénible. Les porteurs buvaient avec avidité l'eau des cruches, et, s'il y avait un cabaret dans le voisinage, ils se mutinaient contre le conducteur du *paso* et réclamaient du vin.

Ce fastueux défilé, ce cortège de gibets en marche, de faces cadavériques et de toilettes resplendissantes, durait toute la nuit, frivole, allègre et théâtral. En vain les cuivres rugissaient leurs plaintes horribles pour déplorer la plus abominable des iniquités, le supplice infamant d'un Dieu; en vain les chantres entonnaient des cantiques désolés sur la sombre tragédie du Golgotha; en vain les soldats, sinistres bourreaux, martelaient le sol de leurs pas lourds. La nuit printanière était si riante, les pots de fleurs alignés derrière les grilles et sur les balcons exhalaient de si délicieux arômes, la lune, apparue entre deux toits, sur l'édredon des nuages,

versait une lumière d'une pureté si douce, qu'il était impossible de songer à la mort. La nature ne prenait point part à ce deuil; le fleuve continuait de couler avec un murmure d'idylle; les palmiers balançaient leurs sveltes chapiteaux avec une molle indifférence; les orangers répandaient un parfum de tentation qui excitait la sensualité de la chair; la Giralda dressait dans la nuit étoilée le fantôme bleu de sa tour mauresque; et cette foule, heureuse de vivre, faisait ingénument de la commémoration du Dieu crucifié le prétexte d'une très longue et très profane réjouissance.

A la porte d'un café, le Nacional, accompagné de toute sa famille, considérait la Macarena et répétait avec mépris : « Superstition de gens arriérés! » Mais il ne s'en conformait pas moins à l'usage, et, comme les autres, il venait passer cette nuit-là dans la rue des Serpents.

Le banderillero reconnut son chef à la belle taille de celui-ci et à l'élégance avec laquelle le matador portait le costume inquisitorial.

— Juanillo, lui cria-t-il, fais donc arrêter le *paso*. Il y a dans le café des dames étrangères qui voudraient le voir à leur aise.

La plateforme sacrée demeura immobile. La fanfare attaqua un de ces morceaux entraînants qui mettent en joie le public des courses. Et, tout à coup, les invisibles porteurs commencèrent à lever

ensemble une jambe, puis l'autre, exécutant un pas chorégraphique qui imprimait au *paso* de fortes oscillations et qui refoulait les gens contre les murs. La Vierge, avec sa charge de bijoux et de fleurs, avec son dais monumental, dansait aux accords de cette musique gaillarde. Les *macarenos* étaient très fiers de ce tour de force, auquel ils avaient dû se préparer par un long exercice.

Les assistants applaudissaient :

— Que tout Séville vienne voir ça ! C'est le plus beau ! Vive la confrérie de San Gill !

Ensuite la procession reprit sa marche triomphale. A l'aube, lorsque le soleil levant décolora la flamme des lanternes et des cierges, fit briller sur les faces des saintes images les larmes et les sueurs d'agonie, mit des flamboiements dans les ors des parures et dans les pierreries des bijoux, le cortège était encore très loin de l'église paroissiale, où il n'arriverait guère avant midi ; et tous ces gens, *nazaréens* qui s'étaient débarrassés de leurs masques, hommes d'armes qui donnaient l'idée de soudards en déroute, dévots aux trognes enluminées et aux jambes titubantes, avaient l'air d'une bande de fêtards qui rentraient chez eux après une orgie de carnaval.

Gallardo quitta la procession dès qu'il fit jour. C'était assez d'avoir escorté la Macarena toute la nuit, et il espérait bien qu'elle lui en tiendrait

compte. D'ailleurs il lui aurait semblé trop pénible de rester jusqu'à la fin : sous la grande lumière, les encapuchonnés paraissaient ridicules, et il n'aurait pas été convenable pour un espada d'être vu parmi cette troupe d'ivrognes.

VIII

Pendant toute la journée du Samedi saint, Gallardo reçut la visite d'innombrables amis, qui l'abordaient, le sourire aux lèvres :

— On va donc te revoir à l'œuvre. L'*aficion* a les yeux sur toi. Eh bien, comment vont les forces?

— Je ferai mon possible, répondait-il avec une feinte modestie. J'espère que je ne m'en tirerai pas trop mal. Je ne me ressens plus de mes blessures.

— Tu vas « taurer » comme un ange! interrompait don José, avec l'enthousiasme de la foi. Tu vas mettre les *bichos* dans ta poche!...

Le jour de la course, le départ du matador pour le cirque fut plus pénible que jamais. Carmen s'efforça de paraître calme et voulut même assister à la vêtue de son mari. Mais, quoiqu'elle fût sem-

blant d'être insouciant et joyeuse, elle n'en devenait pas moins qu'une secrète inquiétude travaillait l'esprit du matador. En dépit des apparences, celui-ci n'était plus si sûr de lui-même : il doutait de l'agilité de sa jambe et de la vigueur de son bras.

Lorsque Juan descendit dans le *patio*, coiffé de la montera, la cape sur l'épaule, la señora Angustias lui jeta les bras autour du cou et fondit en larmes. Elle ne prononça pas un mot ; mais ses gros soupirs exprimaient suffisamment ses angoisses. Courir le taureau, pour la première fois après la catastrophe, dans ce même cirque où il avait été si affreusement blessé, n'était-ce pas trop téméraire ? Ses superstitions de femme du peuple s'insurgeaient contre une telle imprudence. Ah ! quand Juanillo prendrait-il enfin sa retraite ? N'avait-il pas gagné assez d'argent ?

Mais le beau-frère intervint, avec son autorité de conseiller de la famille :

— Voyons, petite mère, il n'y a pas de quoi se désoler ainsi. Une course comme les autres, en somme ! A quoi bon troubler Juanillo par des pleurnicherics, au moment où il part pour la *plaza* ?

Carmen accompagna son mari jusqu'à la porte. Elle voulait lui donner l'exemple du courage.

— Bonne chance ! lui dit-elle en souriant.

Mais, aussitôt que la voiture, suivie par une bande de galopins, eut tourné le coin de la rue, elle

monta dans sa chambre, alluma des cierges devant la Vierge de l'Espérance, s'agenouilla, se mit à prier et à pleurer.

Une bruyante ovation et des battements de mains frénétiques saluèrent le défilé des quadrilles. Tous les applaudissements étaient pour ce Gallardo qui avait failli mourir et qui, toujours aussi fier et aussi vaillant, revenait offrir au peuple le magnifique spectacle de son adresse et de son intrépidité.

Quand le matador eut à combattre son premier taureau, une nouvelle explosion d'enthousiasme éclata. Dans les loges, les femmes en mantilles blanches l'observaient avec leurs jumelles. Ses ennemis eux-mêmes se sentaient entraînés par un irrésistible courant de sympathie. Pauvre garçon ! Il avait tant souffert ! Toute l'assistance lui était acquise. Jamais Gallardo n'avait eu un public aussi complètement à lui.

Face au président, il ôta sa montera pour le *brindis*.

Olé ! Olé !... L'ovation, après l'avoir accompagné dans sa marche vers le taureau, s'acheva en un silence d'attente, lorsqu'il eut rejoint la bête.

La muleta au poing, il se campa devant l'animal, non plus comme autrefois, lorsqu'il déployait le

chiffon rouge presque sur le muflle, mais à quelque distance. Il y eut dans l'amphithéâtre un mouvement de surprise; mais personne ne souffla mot.

A plusieurs reprises, le matador frappa du pied pour provoquer la bête. Et enfin celle-ci attaqua mollement, passa sous la muleta. Mais l'espada s'était jeté de côté avec une hâte visible. Sur quoi, nombre de spectateurs se regardèrent : « Qu'est-ce que cela signifiait?... »

Gallardo vit près de lui le Nacional et, quelques pas plus loin, un autre péon de sa quadrille. Mais il ne leur cria plus : « Tout le monde au large! »

Sur les gradins s'élevait une rumeur produite par de vives discussions. Les partisans du matador jugeaient nécessaire de s'expliquer au nom de leur idole :

— Il souffre toujours de sa blessure. Il n'aurait pas dû « taurer » encore. Cette maudite jambel! Ne voyez-vous pas?...

Les deux péons aidaient Gallardo dans ses passes. La bête s'agitait, étourdie par les étoffes rouges, et, dès qu'elle chargeait, une cape la détournait de l'espada.

Pour sortir au plus vite de cette désagréable situation, Gallardo se profila, l'épée haute, et bondit sur le taureau¹. La lame, entrée seulement jusqu'au

1. Les passes de *muleta*, qui exigent du matador beaucoup d'intelligence et une grande connaissance du bétail, servent à

tiers de sa longueur¹, brandilla, prête à rejaillir. Un murmure de stupeur accueillit le coup. Au lieu d'enfoncer l'estoc jusqu'à la garde, le matador s'était mis précipitamment hors de la portée des cornes.

— Comme l'épée est bien placée! criaient les fanatiques applaudissant à tout rompre, pour que le tapage suppléât au nombre. Il n'y a pas à dire le contraire.

Mais les connaisseurs souriaient de pitié. Ce garçon allait perdre l'unique mérite qu'il possédât, la bravoure, l'audace. On avait bien vu ce qui s'était passé : au moment où l'épée atteignait le taureau, le matador avait instinctivement raccourci le bras et détourné la tête, par l'effet de cette peur qui empêche un homme de regarder le péril en face.

L'estoc tomba par terre. Gallardo en prit un autre, et, toujours accompagné de ses péons, revint au taureau.

La seconde estocade ne fut guère plus heureuse que la première; la moitié de la lame resta hors du garrot. Les spectateurs des gradins commencèrent à protester :

amener l'animal au degré de fatigue voulu et à régler la position de la tête et des pieds. C'est donc une faute d'abrèger arbitrairement ce travail.

1. C'est l'estocade dite *corta*, « courte ». L'estocade dite *media*, « demie », est celle où la lame entre à moitié.

— Il n'appuie pas! Les cornes lui font mal au cœur!

Gallardo ouvrait les bras en croix, pour donner à entendre que l'animal avait son compte et que, d'un moment à l'autre, il s'abattrait. Mais le taureau s'obstinait à rester debout et balançait la tête à droite et à gauche.

Le Nacional se mit à le taquiner, à le faire courir, saisit les occasions de frapper lourdement sur le cou avec sa cape, de toute la vigueur de son bras, pour enfoncer l'épée. Le public devina l'intention du banderillero et proféra contre lui de grossières insultes. Du côté du soleil, on brandissait déjà des gourdins, on jetait dans l'arène des oranges et des bouteilles. Mais le bon Sebastián supportait ces bordées d'insultes et de projectiles comme s'il eût été sourd et aveugle, et il continuait à pourchasser le taureau, en homme heureux d'accomplir son devoir et de sauver un ami.

Bientôt la bête vomit par la bouche un flot de sang et plia lentement les pattes; mais elle n'en gardait pas moins la tête haute et semblait prête à se relever et à attaquer. Alors le Nacional pesa furtivement sur l'épée, la fit pénétrer jusqu'à la garde. Par malheur, le public s'aperçut de cette manœuvre et, transporté de colère, se mit à trépigner et à hurler :

— Brigand! Assassin!

On s'apitoyait sur le pauvre taureau, comme si, de toute manière, il n'était pas destiné à périr, et on menaçait du poing le Nacional avec autant d'indignation que s'il venait de commettre un crime sous les yeux des spectateurs.

Pendant Gallardo se dirigeait vers la présidence pour saluer, tandis que ses partisans plaidaient en sa faveur les circonstances atténuantes :

— Il n'a pas eu de chance, disaient-ils, un peu décontenancés. Le taureau était si mauvais !

Jusqu'à l'heure d'entrer en lice pour son second taureau, Gallardo demeura près de la barrière, immobile, plongé dans de sombres réflexions. Il avait beau essayer de se faire illusion, il était bien obligé de s'avouer qu'il n'était plus le même. Les taureaux lui paraissaient plus grands, plus résistants. Ceux d'autrefois tombaient sous son épée avec une facilité miraculeuse ; ceux d'aujourd'hui semblaient avoir « une vie double » et s'entêtaient à ne pas mourir. Autre chose encore : son bras, au moment de pousser l'épée, lui paraissait plus court. Autrefois, ce bras atteignait avec la rapidité de l'éclair le garrot de la bête ; aujourd'hui, c'était un voyage interminable à travers un espace où l'estoc ne rencontrait rien. Et ses jambes aussi avaient changé. Maintenant elles lui obéissaient mal, avaient pour ainsi dire une action propre, indépendante du reste de son corps. Sa volonté leur ordonnait en

vain de rester calmes et fermes; c'était à croire qu'elles avaient des yeux, qu'elles discernaient le danger : dès que la bête chargeait, elles bondissaient de côté avec un élan incoercible.

Pour atténuer ce que ces constatations avaient de trop affligeant, Gallardo retournait contre le public la rage que lui causaient sa soudaine faiblesse et la honte de son insuccès. Que voulaient donc ces gens-là? Qu'il se fit tuer pour leur plaisir? Certes il n'avait plus besoin de prouver son courage : il portait sur le corps, gravés dans la chair, les témoignages de sa folle audace. Il avait vu de près la face décharnée de la Mort, et c'était précisément pour cela qu'il connaissait mieux que personne le prix de la vie.

« Si vous croyez que je vais vous sacrifier ma peau!... » grommelait-il, tout en observant la foule à la dérobée.

Quand son second taureau parut dans l'arène, il avait recouvré son sang-froid et il était décidé à faire consciencieusement son devoir professionnel, mais, autant que possible, sans se laisser découdre. Il marcha vers la bête avec la fière attitude des grands jours et cria très haut :

— Tout le monde au large!

La foule s'agita avec un murmure de satisfaction. Il avait dit : « Tout le monde au large! » Il allait donc renouveler quelqu'une de ses anciennes

prouesses. Mais le Nacional, avec sa clairvoyance de vieux péon habitué aux fanfaronnades des matadors, comprit le mensonge théâtral de cet ordre et continua de suivre son chef, la cape sur le bras.

Gallardo déploya la muleta à quelque distance de l'animal, et, avec une appréhension manifeste, commença les passes, aidé par Sebastián. A un certain moment, comme le matador avait tardé un peu à relever « le chiffon », le taureau fit mine d'assaillir, mais, en réalité, il ne bougea pas. Néanmoins Gallardo, qui se tenait trop sur ses gardes, se laissa tromper par l'apparence et sauta en arrière. C'était fuir une bête qui n'avait pas attaqué. Ce recul malencontreux mit le public en gaité, et une voix gouailleuse brailla :

— Sauve-toi vite! Il t'attrape!

— Pauvre chéri! cria un autre, d'une voix comiquement efféminée.

Le matador blêmit de colère, et sa fureur se déchargea contre l'animal qui lui valait cette injure en plein cirque de Séville. Marchant de biais vers le taureau, il le frappa traittreusement d'une estocade oblique¹, et le taureau tomba comme un bœuf d'abattoir. Quelques-uns applaudirent sans savoir pour-

1. *Atravesada*. Dans cette estocade, l'épée, entrée au flanc droit du taureau, ressort au flanc gauche ou y manifeste sa présence sous les chairs par une boursofflure. Jamais un tel coup n'est excusable.

quoi; d'autres sifflèrent; la grande masse garda le silence.

Au sortir du cirque, le matador put constater la froideur de la foule. Les groupes passaient près de lui sans une acclamation. Pour la première fois il goûta toute l'amertume de l'échec. Ses banderilleros eux-mêmes fronçaient le sourcil et demeuraient taciturnes, comme des soldats en déroute.

Le soir de cette course malheureuse, Gallardo, irrité contre les autres et contre lui-même, avide de distraction et d'oubli, se laissa emmener par quelques jeunes-gens de son cercle à la Venta de Eritaña, pour y faire la débauche. On devait souper en compagnie de trois grandes cocottes parisiennes, qui, venues à Séville pour les fêtes de la Semaine sainte, étaient curieuses de voir de près ce « toréador » dont elles avaient si souvent admiré le portrait dans les journaux illustrés et sur les boîtes d'allumettes.

La partie fine eut lieu dans la grande salle à manger d'Eritaña. C'était un salon en plein jardin, orné d'un décor mauresque dont la vulgarité mesquine prétendait reproduire les splendeurs de l'Alhambra. Tour à tour ce local servait pour les banquets politiques et pour les orgies; on y toastait avec une fougueuse éloquence à la régénération de la patrie, et on y dansait l'impudique *tango*, au

ronron des guitares, parmi le fracas des bouteilles cassées et les petits cris des femmes qu'on embrassait dans les coins.

Gallardo fut accueilli comme un demi-dieu par les cocottes. Elles n'avaient d'yeux que pour lui, se disputaient l'honneur de s'asseoir à son côté, le dévoraient de regards amoureux. C'étaient des femmes d'une beauté un peu fanée, mais que ravivaient les fards et les artifices de la toilette. Machinalement, l'espada les comparait à l'autre, à celle qu'il n'avait pas encore oubliée tout à fait, à celle qui l'avait ensorcelé par sa chevelure d'or, par l'inimitable élégance de ses vêtements, par la saine fraîcheur de sa chair parfumée et tentatrice.

On but et on mangea avec la voracité qui est de règle dans ces fêtes nocturnes où les convives se rendent avec le ferme propos de commettre toute sorte d'excès et comptent sur l'ébriété pour obtenir le plus vite possible l'étourdissement et l'allégresse. A minuit, tout le monde était ivre; et les femmes assaillaient Gallardo de leur admiration libertine, lui plaquaient des baisers sur la nuque et dans le cou. Mais il demeurait inerte et somnolent sous les lèvres qui le caressaient, sous les mains qui le provoquaient; et son ivresse était si triste que bientôt les femmes, déçues et vexées, cessèrent de faire attention à lui.

Vers trois heures du matin, comme il était affalé

sur une banquette où il cuvait son vin, l'un des jeunes gens s'approcha, le secoua par l'épaule et lui offrit de le ramener à la maison. Le vent nocturne ne suffit pas à dissiper l'ivresse du torero qui, lorsque son compagnon l'eut laissé seul, à l'entrée de sa rue, se dirigea en tибutant vers son logis, s'arrêta près de sa porte, croisa ses bras contre la muraille et y appuya son front, que sans doute le poids des pensées rendait trop lourd. Il avait complètement oublié le souper, les amis, les femmes maquillées; et son esprit, par un de ces revirements capricieux que produit l'ivresse, était occupé tout entier par l'idée des courses de taureaux.

Olé! Don José avait bien raison. C'était lui, Gallardo, le premier homme du monde. Ah! comme ses ennemis allaient crever de jalousie, lorsqu'il reparaitrait dans la *plaza!* Ce qui était arrivé aujourd'hui n'était qu'un accident fortuit et sans conséquence: de la mélasse, comme disait le National. N'arrive-t-il pas au meilleur chanteur de lâcher un couac?

Cet aphorisme, qu'il avait ouï souvent énoncer par les vénérables patriarches de la tauromachie, les soirs de fiasco, lui inspira une irrésistible envie de chanter, et, d'une voix de pochard, il entonna à sa propre louange un couplet de son invention:

Oui, Juan Gallardo est un preux,
Un preux plus preux que le bon Dieu!

Puis, comme sa veine poétique ne lui fournissait pas autre chose, il se mit à répéter vingt fois de suite ces deux vers, auxquels répondaient les aboiements d'un chien, dans les ténèbres. Il les répétait et tant qu'à la fin la porte s'ouvrit et que Garabato parut. Le domestique fit rentrer son maître. Mais celui-ci ne voulut pas se coucher : peut-être craignait-il confusément que, s'il montait au premier étage, Carmen s'aperçût de l'état où il se trouvait.

— Laisse-moi, Garabato, dit-il impérieusement au serviteur. J'ai beaucoup à faire. J'entre dans mon cabinet de travail.

Lorsque les lampes électriques furent allumées, Gallardo, seul au milieu de la pièce et flageolant sur ses jambes molles, promena autour de lui des regards d'admiration. De toutes parts, en guise de tableaux et de trophées, il voyait de superbes portraits de lui-même, des affiches de courses qui avaient été pour lui des triomphes, des devises qu'il avait hardiment cueillies sur l'échine des taureaux. C'était comme un musée de sa propre gloire.

— Parfait!... parfait!... balbutiait-il, la langue pâteuse. C'est moi, ce gaillard-là... et cet autre aussi... et cet autre aussi.

Il jeta son chapeau sur un divan et alla s'appuyer des deux mains sur la table. Quelques instants

après, ses regards vagues rencontrèrent l'énorme tête de taureau qui décorait le mur, au-dessus du fauteuil.

— Bonsoir, ma brave bête!... Qu'est-ce que tu fais là?... Meû! Meû!...

Il ne savait plus pourquoi elle était dans son cabinet, cette tête aux cornes menaçantes, qu'il saluait par des mugissements. Mais bientôt la mémoire lui revint.

— Ah! je te reconnais, mon petit! C'est toi qui m'as donné tant de peine, un jour!... Les gens sifflaient, me jetaient des bouteilles!... Comme tu devais t'amuser, gredin!

Jusqu'alors, il avait été de bonne humeur. Mais ses yeux hallucinés d'homme ivre crurent voir que l'animal acquiesçait par une légère inclination de la tête, tandis que l'ironie d'un sourire passait dans le brillant de son museau verni. Et soudain une violente colère s'empara du matador. « Le voilà qui riait, ce maudit *bicho*? Ah! oui, c'était leur faute, à ces taureaux d'une méchanceté perverse, qui préméditaient leur coup et qui semblaient se moquer de l'espada, c'était leur faute si un galant homme se couvrait de ridicule et était insulté en public! »

— Tu ris, carogne? Maudite soit la vache qui t'a porté et le voleur de *ganadero* qui t'a donné son herbe! Tu ris? Tu te moques? Eh bien, tant pis pour toi!

Et, dans l'aveuglement de sa fureur alcoolique, il saisit sur sa table un revolver chargé.

Pan!... pan!...

La première balle fit jaillir de l'orbite, en menus éclats, l'un des yeux de verre; et la seconde balle, tirée presque à bout portant, ouvrit dans le crâne, entre les poils grillés, un petit trou rond et noir¹.

Les jours suivants, Gallardo éprouva le besoin de se montrer, de causer avec ses amis dans les cafés populaires et dans les petits cercles de la rue des Serpents. Il espérait qu'en obligeant par sa présence les mauvaises langues à une courtoise discrétion, il couperait court aux commentaires hostiles; et il passait des après-midi entiers au milieu de ces aficionados modestes, qu'il avait si longtemps négligés pour rechercher l'amitié des gens riches.

Dans la soirée, il allait aux Quarante-cinq, où le fondé de pouvoir, à force de cris et de gestes, tâchait d'imposer ses convictions admiratives. Brave don José! Avec son enthousiasme à l'épreuve du canon, il ne parvenait pas à se mettre dans la

1. Don Aurelio Ramirez Bernal raconte, dans sa *Vida tauró-maca de Lagartijo*, que ce célèbre matador, dont le nom de famille est Rafaël Molina, étant rentré ivre, certain soir, dans son cabinet, injuria et frappa à coups de canne une tête de taureau qu'il avait fait préparer, après avoir eu beaucoup de peine à tuer l'animal dans le cirque de Malaga.

cervelle que « son matador » pût cesser d'être le héros qu'il s'imaginait. Jamais une critique, jamais un reproche. Au contraire, c'était lui qui se chargeait de fournir des excuses à l'espada, non sans y joindre quantité d'excellents conseils pour l'avenir :

— Tu te ressens encore de ta blessure. C'est ce que je répète à tout le monde : « Quand il sera bien rétabli, vous le verrez à l'œuvre et vous m'en direz des nouvelles ! » Crois-moi, voici ce que tu dois faire. Avec cette vaillance que Dieu t'a donnée en partage, tu vas droit au taureau et, vlan ! d'une estocade enfoncée jusqu'à la garde, tu le mets dans ta poche...

Le matador approuvait par un sourire énigmatique. Il n'aurait pas demandé mieux que de mettre les taureaux dans sa poche ; mais, hélas ! ces maudites bêtes étaient devenues énormes et intraitables.

Pendant la première quinzaine de mai, Gallardo prit part à trois ou quatre courses, dans des villes des provinces méridionales, et il y fut médiocre : — une ou deux estocades qui, par hasard, portèrent au bon endroit et firent plier les pattes à la bête, mais presque toujours des coups incertains, qui ne pénétraient pas assez profondément, et, plusieurs fois, d'inexcusables maladresses, d'involontaires mouvements de recul causés par le souci instinctif de la conservation.

Or, dès qu'il faisait un pas en arrière, la populace

l'insultait. Déjà on savait partout ce qui s'était passé à Séville, dans la course de Pâques, et on ne lui pardonnait plus la moindre faute. Les gens qui l'avaient vu d'une hardiesse folle, affrontant aveuglément le danger, voulaient qu'il fût ainsi jusqu'au jour où, pour leur plaisir, il succomberait dans l'arène. Ses ennemis étaient heureux de se venger enfin de ses longs triomphes, et ses collègues, avec d'hypocrites démonstrations de regret, se complaisaient à parler de sa décadence. Le charme était rompu. Désormais le public se sentait mal disposé à son égard. Lorsqu'il réussissait, on ne l'applaudissait plus autant qu'auparavant, et, lorsqu'il échouait, on l'accablait de protestations et d'outrages.

Don José lui-même, sans être d'ailleurs ébranlé dans sa foi, ne pouvait se dissimuler que les choses prenaient une mauvaise tournure. « Son matador » demeurait pour lui « le premier homme du monde », mais il avait recommencé trop vite à « taurer ». Ce n'était pas le courage qui manquait à Gallardo; c'étaient les forces qui trahissaient ce courage. Puisque le pauvre garçon était encore fatigué de ses blessures, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se reposer jusqu'à l'année prochaine.

— Veux-tu que je te dise mon avis? lui suggéra un jour le fondé de pouvoir. Il est impossible qu'un homme comme toi se montre dans le redondel sans

qu'on l'applaudisse. Accorde-toi donc le loisir nécessaire pour que ton bras et ta jambe retrouvent toute leur souplesse. Je me charge d'arranger la chose. Un certificat de médecin, publié dans les journaux, suffira pour justifier ton inaction momentanée, et je me mettrai d'accord avec les entrepreneurs de courses au sujet de tes engagements. Ils te remplaceront par un second espada qui se contentera d'un modeste salaire, et c'est toi qui bénéficieras de la différence. Puis, l'an prochain, tu reparaitras sur l'arène et tu feras pâlir de rage tous tes rivaux.

Mais Gallardo n'entendit pas de cette oreille : il avait sur le cœur ses récents insuccès, et son amour-propre ulcéré avait besoin d'une revanche immédiate. Qu'il n'eût pas été bon dans les dernières courses, il était le premier à en convenir, et il en attribuait la faute à sa nervosité. Mais à présent il se sentait maître de lui-même, et on verrait bientôt qu'il était encore capable de refaire tout ce qu'il avait fait.

Repoussé de ce côté, don José, que l'obstination du maître peinait, mais à qui elle inspirait aussi une sorte d'estime compatissante, essaya d'un autre moyen pour l'éloigner pendant quelque temps de ces cirques espagnols où le public, ingrat et monté contre lui, ne témoignait aucune indulgence à un convalescent :

— Eh bien ! puisque tu veux continuer à

« taurer », voici ce que je te propose. J'ai causé avec un entrepreneur qui part dans quelques jours pour l'Amérique. Pars avec lui. Je t'obtiens un contrat très avantageux. Là-bas tu t'entretiendras la main, et tu reviendras avec beaucoup d'argent.

Aller en Amérique? Non, non! Gallardo s'y refusait absolument. Ce départ aurait ressemblé à une fuite. Il se devait à lui-même de rétablir à Madrid sa réputation compromise, de prouver à ses compatriotes qu'il était toujours digne de leur faveur et de leurs acclamations. Il avait un engagement dans la capitale pour la semaine prochaine; à aucun prix il ne consentirait à le résilier.

Lorsqu'il arriva à Madrid avec sa quadrille, il y trouva le mauvais temps. En pleine saison printanière le thermomètre avait subitement baissé, ce qui n'est pas rare dans ce pays où le climat est variable et quinqué. Il faisait froid; le ciel gris se fondait en averses mêlées parfois de flocons de neige, et les gens avaient endossé de nouveau leurs cabans et leurs pardessus. Bon gré, mal gré, il fallut remettre au premier beau jour la course annoncée pour le dimanche. Le directeur, les employés du cirque, les aficionados regardaient en l'air avec la même angoisse que le laboureur qui craint pour sa récolte. Une éclaircie, quelques

étoiles aperçues dans le ciel, à l'heure où l'on sort des cafés, leur causaient une joie trompeuse :

— Voyez! Le temps se découvre. Il fera beau demain. Après-demain on courra...

Vaine espérance! Le lendemain, les nuages obstruaient de nouveau le ciel et la pluie recommençait à tomber.

Le repos forcé dura quinze jours, et la quadrille de Gallardo était désolée de cette inaction. Partout ailleurs qu'à Madrid, elle s'y fût résignée sans peine : car alors les frais d'hôtel eussent été à la charge de l'espada. Mais, en vertu d'un fâcheux usage depuis longtemps établi, les chefs de quadrille, sous prétexte que tous les toreros doivent avoir un domicile dans la capitale, se dispensent de les y défrayer; si bien que les pauvres péons et les pauvres picadors, logés dans une méchante *casa de huespedes*¹ tenue par la veuve d'un banderillero, s'imposaient nombre de petites privations, rognaien sur le tabac, et songeaient avec amertume que, le jour où l'on donnerait enfin la course, ils auraient déjà mangé cette poignée de douros qu'ils gagnaient au péril de leur vie et qui était si nécessaire à la subsistance de leur famille.

Gallardo, installé seul à son hôtel, n'était pas de meilleure humeur. Dans sa perplexité d'homme

1. Sorte de pension bourgeoise, d'ailleurs ouverte à tout venant, mais où l'on paie moins cher qu'à l'hôtel.

populaire qui sent son prestige affaibli, il prodiguait les visites au Café anglais, où se réunissaient les partisans des toreros andalous; mais il se gardait bien d'entrer dans les cafés de la Puerta del Sol, fréquentés spécialement par les fanatiques de l'école madrilène.

Ceux-ci sont des intransigeants que contriste la supériorité tauromachique de Séville et de Cordoue, et qui déplorent que, depuis Frascuelo, la capitale ne se puisse glorifier d'un seul nom illustre. A les en croire, il n'existe plus de vrais toreros; tout ce qu'il y a, ce sont des morveux dépourvus des premiers principes de l'art, des pitres méridionaux qui savent seulement faire des singeries avec leurs capes et avec leurs corps, et qui ne soupçonnent même pas ce que c'est que de « recevoir » un taureau. De temps à autre, un léger souffle d'espérance ranime un peu ces aficionados découragés : ils ont découvert dans les faubourgs un novillero qui s'est déjà distingué sur les « places » de Vallecas et de Tetuan, et ils commencent à se persuader que Madrid aura bientôt son grand matador. Tout de suite le novillero devient populaire; on parle de lui avec enthousiasme chez les barbiers des quartiers bas; on prophétise pour lui des triomphes. Mais le temps passe et les prophéties ne se réalisent point, soit qu'un beau jour le futur héros succombe à une *cogida* mortelle, sans autre gloire que quatre lignes de nécro-

logie dans les gazettes, soit que le grand homme se rapetisse insensiblement et finisse par n'être plus qu'un des péripatéticiens qui exhibent leur coleta sur les trottoirs de la Puerta del Sol, en attendant des engagements problématiques. Et alors les enthousiastes tournent les yeux vers un autre débutant, non moins obstinés que les Juifs à attendre leur messie. Gallardo savait que ces fanatiques ne l'avaient jamais admiré, qu'ils se réjouissaient aujourd'hui de sa décadence, et que, s'il se montrait dans la salle, cette injuste clique s'empreserait de déblatérer contre lui.

Le désir de se faire des amis, de s'attirer la sympathie du plus grand nombre possible de personnes, le portait maintenant à tolérer, à rechercher même des relations qu'il aurait évitées et méprisées l'année précédente. Le soir, lorsqu'il se promenait au centre de Madrid, il se laissait aborder, dans la rue de Séville, par ces toreros bohèmes qui tiennent leurs conciliabules sur le trottoir et qui passent la moitié de la nuit à se vanter les uns aux autres de leurs exploits mensongers : tous bien vêtus, coquets, fringants, avec une mirobolante ferblanterie de bagues et de chaînes en doublé. Ils le saluaient pompeusement du nom de « maître », lui lâchaient en plein visage des louanges hyperboliques, et finissaient par lui emprunter cinq pesetas.

Cette plèbe de la tauromachie avait ses hommes

illustres, qui, du reste, devaient la considération dont on les entourait à tout autre chose qu'à de savantes estocades. Tel d'entre eux, connu pour fuir devant les taureaux, était célèbre et redouté pour la facilité avec laquelle il jouait de la *navaja*¹. Tel autre avait passé quelques années au bagne pour avoir tué un homme d'un coup de poing. Ce qui avait valu au fameux Tragasombreros² la renommée dont il jouissait, c'était le pari qu'il avait fait, une nuit de crapule, dans un cabaret de Val-lecas, de manger un feutre cordouan frit par petits morceaux, en buvant du vin à discrétion, pour faire couler les bouchées.

D'autres, superbes gaillards à l'allure insolente, fiers de leur vigueur virile, ne se lassaient pas de conter à Gallardo les bonnes fortunes qui paraissaient être leur plus clair moyen d'existence. Lorsque la matinée était belle, ils s'en allaient au Paseo de la Castellana pour y faire des conquêtes, à l'heure où les institutrices de grande maison viennent y promener les enfants. Ils rencontraient là des *misses*, des *fraüleine*, récemment débarquées à Madrid avec des idées fantastiques sur ce pays de légende, et qui, dès qu'elles apercevaient un joli garçon à la face rasée et au large feutre, se persuadaient que c'était un torero. Avoir un torero pour amoureux !

1. Couteau à ressort, dont le bas peuple espagnol se sert comme d'une arme offensive et défensive.

2. « Bouffe-chapeaux », sobriquet.

— Un peu fades, vous savez, cher maître, ces *gachi-là*! Grands paturons, poil de filasse; mais, somme toute, commodes à l'usage. Oh! oui, commodes, je ne vous dis que ça! Et, comme elles ne comprennent pas un traître mot d'espagnol, on n'a pas besoin, avec elles, de se mettre en frais d'éloquence. Il suffit de rire, de leur montrer des dents blanches, de rouler des yeux de poisson frit. Elles ont beau ne pas savoir parler chrétien; lorsque ensuite on leur fait signe qu'on serait bien aise d'avoir un peu d'argent, elles vous en donnent sans se faire prier, pour le tabac et pour le reste. A cette heure, j'ai trois de ces jouvencelles qui m'aident à vivre...

Certains d'entre eux se consacraient aux étrangères des *music-halls*, aux danseuses ou aux chanteuses qui grillaient d'avoir, dès les premiers jours de leur installation à Madrid, un amant « toréador ». C'étaient des Françaises sémillantes, au nez retroussé et à la poitrine plate, idéales créatures qui, dans leur sveltesse immatérielle, possédaient à peine, sous les plis de leurs robes parfumées et froufrouantes, un peu de réalité tangible; c'étaient des Teutonnes massives, alourdies par l'abondance de la chair, blondes comme des Walkyries; c'étaient des Italiennes à la chevelure noire et huileuse, au teint d'un brun olivâtre, au regard tragique. Et les petits toreros riaient au souvenir de leurs premières intimités avec ces amies enthousiastes :

— Vous n' imaginez pas ce que sont ces femmes-là, cher maître ! Elles veulent à toute force qu' on leur explique la manière de combattre les taureaux, et, pour contenter leur caprice, il faut, dans le moment où l' on aurait plutôt envie de dormir, sauter à bas du lit, placer au milieu de la chambre une chaise qui figure le *bicho*, faire des passes de cape avec un drap et planter des *banderilles* avec les pincettes !

Après cette leçon de tauromachie, la danseuse ou la chanteuse ne manquait pas de demander à son bel ami le cadeau d' une riche cape brodée d' or, pour s' en parer lorsqu' elle se produirait en public ; et le bel ami promettait généreusement de satisfaire ce désir. Mais, comme on n' a pas de ces capes-là à la douzaine et qu' on ne peut pas les acheter pour deux sous, le cadeau se faisait attendre. Cependant la liaison des amants devenait de plus en plus étroite, et le *novio*¹ s' en autorisait pour solliciter de sa maîtresse quelques prêts, pour porter au mont-de-piété les bijoux qu' elle avait la faiblesse de lui remettre, pour faire main basse sur tout ce qui lui tombait entre les griffes. Et finalement, lorsque la femme, réveillée de son rêve d' amour, protestait contre cet abus de confiance, le torero, par une magistrale raclée, lui démontrait la force de sa passion et recouvrait son prestige de héros légendaire.

1. Fiancé ou amoureux.

Outre les distractions qu'offrait à Gallardo la compagnie de cette peu scrupuleuse jeunesse, il avait encore, pour se récréer, l'obséquieux empressement d'un certain admirateur qui le persécutait de ses suppliques. C'était un cabaretier de Las Ventas, un rude Galicien musclé comme un hercule, court d'encolure, haut en couleur, qui avait amassé une modique fortune dans sa guinguette où les servantes et les soldats venaient danser, le dimanche. Il n'avait qu'un fils, petit de taille et faible de constitution, mais destiné néanmoins, de par la volonté paternelle, à devenir une des gloires de la tauromachie.

— Ce gamin-là promet, déclarait le cabaretier à Gallardo. Vous savez, señor Juan, que je m'y connais un peu. J'ai déjà dépensé passablement d'argent, afin de le lancer dans la carrière; mais, pour aller loin, il lui faut un parrain, et il ne saurait en avoir de meilleur que vous. Ah! si vous consentiez à diriger une *novillada* où mon fils tuerait! On y viendrait en foule, et c'est moi qui prendrais tous les frais à ma charge.

Ce malheureux garçon, qui d'abord, comme tant d'autres enfants du peuple, s'était passionné pour les courses de taureaux, avait maintenant à subir la tyrannie de son père, fermement convaincu de sa vocation. Une nuée de parasites, d'aficionados de bas étage, d'anciens péons qui ne conservaient de leur obscur passé tauromachique aucun autre pres-

tige que la coleta, s'agitaient autour du cabaretier, consumaient chez lui à crédit, sollicitaient de menus subsides en échange de leurs conseils; et, tous ensemble, ils formaient avec le père une sorte d'assemblée délibérante qui avait pour unique objet de tirer de l'ombre la future étoile.

Le bonhomme, sans même consulter son fils, organisait des courses dans les arènes de Tetuan ou de Vallecás, et il se chargeait invariablement des frais. Ces cirques de banlieue se mettent volontiers à la disposition de quiconque éprouve le désir de se faire corner et piétiner par un taureau, sous les regards de quelques centaines de spectateurs. Mais ce n'est pas un divertissement gratuit. Pour rouler sur le sable, les culottes en lambeaux, le corps souillé de bouse et de sang, il faut payer d'avance la location de toutes les places. C'était le père qui se chargeait de distribuer lui-même les billets, et il remplissait l'amphithéâtre d'amis complaisants et d'aficionados besogneux. En outre, il devait financer pour le salaire des péons et des banderilleros qui formaient la quadrille de son fils et qui combattaient vêtus de leurs habits ordinaires, tandis que celui-ci éblouissait l'assistance par un costume tout neuf, que le tailleur de Gallardo lui avait confectionné moyennant sept mille réaux. C'était pour l'avenir du petit, et il ne fallait pas lésiner!

Pendant la course, le cabaretier, debout entre les

deux barrières, animait l'apprenti matador en brandissant un gros gourdin qu'il ne quittait jamais; et, dès que le jeune homme faisait mine de se reposer un instant, le terrible papa se dressait derrière lui, mafflu et apoplectique :

— T'imagines-tu que je dépense mon argent pour que tu te croises les bras? Un peu d'amour-propre, morbleu! et ne reste pas à minauser comme une demoiselle!...

Puis, quand le pauvre garçon, dans son costume de soie rouge, revenait à la maison tout tremblant, la culotte déchirée, les os moulus, sa mère courait à lui, pâle d'inquiétude, les bras ouverts. Mais le cabaretier, brandissant toujours son gourdin, hurlait de fureur :

— Feignant! Poule mouillée! Tu as été pire qu'un *maleta*! Et dire que c'est pour ce pleutre-là que je me suis ruiné!...

Sous la menace du gourdin, le *diestro* paré de soie et d'or, qui venait d'assassiner deux inoffensifs bouvillons, prenait la fuite en cachant sa tête entre ses bras, tandis que sa maman s'efforçait de le protéger.

Mais, dès le lendemain, le cabaretier avait retrouvé son optimisme : « On n'a pas toujours la main heureuse. Plus d'un matador fameux s'est vu en aussi mauvaise posture... » Et il organisait de nouvelles courses aux arènes de Tolède ou de Guadalajara,

avec l'assistance de ses fidèles amis et, bien entendu, à ses frais.

Sur ces entrefaites, le matador reçut une longue lettre de Carmen. La pauvre femme, après avoir longtemps hésité, avait pris enfin la résolution de dire à son mari tout ce qu'elle avait sur le cœur, et elle le lui disait sans circonlocutions.

Il fallait que Juan « coupât sa coleta » et vint paisiblement vivre de ses rentes, soit dans sa maison de Séville, soit dans sa ferme de la Rinconada, près des siens, les seuls qui eussent pour lui une sincère affection. Elle n'avait pas un moment de tranquillité; elle était plus tourmentée par l'inquiétude que dans les premières années de son mariage. Toutes les nuits, son sommeil était troublé par d'épouvantables cauchemars. Ah! le public avait été trop ingrat! Cette foule sanguinaire avait perdu la mémoire de ce que Gallardo avait fait pour elle, lorsqu'il était en possession de toute sa vigueur. La lettre se terminait ainsi :

« Nous t'en supplions, mon cher Juan, ta mère et moi. Prends ta retraite. Pourquoi taurer davantage? Nous avons bien assez pour vivre, et je souffre horriblement de te voir insulté par cette canaille qui ne te vaut pas. Ah! mon Dieu, s'il t'arrivait un malheur, je crois que j'en deviendrais folle... »

Cette lettre émut beaucoup Gallardo, mais elle ne

réussit pas à le convaincre. Prendre sa retraite? Quelle sottise! Des lubies de femme! Au surplus, c'était facile à dire, mais ce n'était pas facile à faire. Se couper la coleta à trente ans? Comme ses ennemis riraient de lui! Non, il n'avait pas « le droit » de se retirer, tant que son corps serait sain et capable de combattre. Jamais torero n'avait abandonné les arènes dans de pareilles conditions. N'était-ce donc rien que la gloire? Ne devait-on pas avoir l'amour-propre de son métier? Que diraient les mille et mille enthousiastes qui avaient eu pour lui tant d'admiration? et qu'auraient-ils à répondre, quand les autres leur jetteraient à la face que Gallardo s'était retiré par poltronnerie?

Et puis, quoique l'argent ne soit pas tout, force était bien aussi d'y songer. En somme, l'état de ses finances n'était pas brillant. Il n'avait pour capital que les épargnes réalisées dans les premières années de son mariage. Par la suite, il est vrai, ses gains avaient été croissant; mais ses dépenses et ses prodigalités avaient crû beaucoup plus vite encore. Il avait joué gros jeu, mené une vie fastueuse. Les biens qu'il avait ajoutés à son domaine de la Rinconada, pour l'arrondir, il les avait acquis au moyen d'emprunts faits à don José et à d'autres amis. Certes il restait en possession d'une honnête aisance; mais, s'il renonçait aux superbes revenus des courses, — deux ou trois cent mille pesetas

par an, — il serait obligé, quand il aurait payé ses dettes, à restreindre beaucoup son luxe et à vivre en gentilhomme campagnard, sur le produit de ses terres.

Or cette obscure existence de modeste propriétaire, astreint à l'économie, l'effrayait, lui qui était accoutumé à parader fièrement devant les foules et à jeter l'or par les fenêtres. Il devrait mettre un frein à sa libéralité de grand seigneur, se priver désormais de crier dans les cafés et dans les cabarets : « C'est moi qui paie tout ! » Il devrait congédier la bande des parasites et des flatteurs qui pullulaient autour de lui et dont les requêtes pleurardes le divertissaient. Si une jolie fille du peuple venait encore le trouver, il ne pourrait plus la faire pâlir d'émotion en lui passant aux oreilles des pendants d'or et de perles ; et il ne pourrait plus s'amuser à tacher de vin son beau foulard de soie, pour lui faire ensuite la surprise de lui en offrir un autre plus riche. Il était un matador à l'ancienne mode, prodigue, magnifique, bourreau d'argent, prompt à secourir les malheureux par de princières aumônes, et il s'était toujours moqué des toreros de la nouvelle école, vulgaires industriels qui tenaient leurs comptes comme de petits marchands, faisaient minutieusement la balance des frais et des recettes, et n'avaient garde d'oublier les cinq centimes d'un verre d'eau bu dans une gare. Non,

non, jamais Gallardo ne voudrait renoncer à son faste et se résigner à cette lésinerie!

Et il pensait aussi aux besoins de sa famille, où tout le monde était habitué à la vie opulente, depuis que l'argent affluait dans la maison comme d'une source inépuisable. Outre sa mère et sa femme, il avait à ses crochets sa sœur, son beau-frère, toute leur marmaille, et c'était lui qui était obligé de les entretenir, puisque ce bavard d'Antonio, convaincu que son alliance avec un homme célèbre l'autorisait à un perpétuel farniente, avait définitivement renoncé au travail. La pauvre maman ne pourrait plus réjouir ses derniers jours par d'abondantes aumônes, distribuer l'argent à profusion entre les femmes indigentes du voisinage, et prendre cette mine confuse de fillette en faute qu'elle avait coutume de prendre, lorsque son fils faisait semblant de se mettre en colère parce qu'elle avait épuisé en quinze jours les cent douros destinés à ses charités. Quant à Carmen, si économe, si dévouée aux intérêts de son mari, elle serait la première à restreindre volontairement sa dépense, à s'imposer des privations, à retrancher l'élégant superflu qui embellissait sa vie. Hélas! tout cela manifesterait une évidente déchéance, et le matador rougissait de honte à la seule pensée d'y consentir. Il se disait que ce serait un crime de réduire ainsi les siens à la portion congrue. Et que fallait-il pour éviter un tel désastre? Il ne fallait

qu'aborder plus franchement les taureaux, se jeter plus résolument entre leurs cornes. Eh bien, il les aborderait, il se risquerait avec autant de témérité qu'autrefois!

Il répondit à sa femme par une lettre assez courte où il affectait la gaieté, mais où certains mots laissaient deviner un secret froissement d'amour-propre. Il la grondait doucement de n'avoir plus la même foi en lui; il parlait de ses échecs récents comme de malchances fortuites et sans importance, et il terminait en promettant des merveilles pour la course prochaine, à condition toutefois que les taureaux fussent bons. Avec de bons taureaux, il damerait le pion à Roger de Flor!...

De bons taureaux! Telle était désormais sa préoccupation constante. Jadis, une de ses vanités était de ne pas s'occuper du bétail, de ne pas aller, avant la course, voir dans le toril les animaux qui lui étaient destinés.

— Je fais connaissance avec eux lorsqu'ils entrent dans l'arène, disait-il, et je tue tout ce qu'on m'offre.

Maintenant, au contraire, il tenait à les examiner d'avance, à les choisir, à préparer son succès par une minutieuse étude de leurs qualités et de leurs défauts.

IX

Enfin le ciel s'était éclairci, le soleil brillait, et la course attendue depuis si longtemps allait se donner le lendemain.

Dans l'après-midi, Gallardo vint seul à la *plaza*. Le cirque de briques rouges, aux grandes baies mauresques, se détachait sur un fond de collines verdoyantes. A la limite extrême du paysage vaste et monotone, sur la pente d'un coteau, une tache blanchissait, un peu semblable à un troupeau lointain : c'était un cimetière.

Dès que le matador fut près de l'édifice, des individus sordides, des vagabonds à qui l'on permettait, par charité, de dormir dans les étables, et qui vivaient des aumônes des aficionados et des rogatons des tavernes voisines, accoururent vers lui. Quel-

ques-uns d'entre eux étaient originaires de l'Andalousie; venus à Madrid pour accompagner un convoi de taureaux, jamais plus ils n'avaient quitté les environs de la *plaza*. Gallardo distribua un peu de monnaie à ces mendiants qui le poursuivaient, la casquette à la main, et il pénétra dans le cirque par la porte des écuries.

Dans la cour, un groupe de curieux assistait aux épreuves faites par les picadors. Potaje, les bottes armées de grands éperons de bouvier, la garrocha au poing, se disposait à monter en selle. Des hommes de service escortaient l'entrepreneur chargé de la fourniture des chevaux, maquignon obèse, au large feutre andalous, à la parole lente, qui répondait avec un calme imperturbable à l'injurieuse loquacité des picadors.

Les « singes savants », manches retroussées, amenaient ou plutôt traînaient par la bride les misérables haridelles, et les présentaient aux cavaliers qui devaient les soumettre à l'essai¹. Depuis plusieurs jours ceux-ci montaient et dressaient les pitoyables rosses, les faisaient trotter aux alentours du cirque, dans les terrains vagues, les contraignaient à exécuter force virevoltes, pour les prépa-

1. La *prueba de caballos*, « épreuve des chevaux », s'exécute deux ou trois jours avant la course. Chaque picador choisit les cinq ou six chevaux qu'il doit monter; mais le pourboire fait que souvent cette épreuve est peu sérieuse.

rer au travail de la piste. Ces malheureux chevaux revenaient les côtes en sang, et, avant de rentrer à l'écurie, recevaient le baptême de quelques seaux d'eau. Près de l'abreuvoir, entre les cailloux, il y avait des flaques d'un rouge sombre, comme du vin coulé d'une futaille.

Ces bêtes étiques, tristes déchets du paupérisme chevalin, avaient une allure tremblante et des flancs tourmentés qui dénotaient la vieillesse famélique, les maladies, et aussi l'ingratitude humaine, oublieuse des services rendus. Il y avait là des bidets d'une maigreur effrayante, vrais squelettes dont les angles pointus et saillants menaçaient de percer la peau couverte de poils longs et emmêlés. D'autres s'agitaient, dressaient la tête, piaffaient avec violence, avaient les jarrets vigoureux, la robe luisante, l'œil vif; mais ces animaux magnifiques, qui semblaient récemment dételés d'une voiture de luxe, étaient plus dangereux encore à monter que les autres : car ils étaient sujets au vertigo et s'abattaient brusquement, de sorte que le cavalier faisait panache. A ces spécimens de la misère et des infirmités s'ajoutaient les invalides du travail, chevaux de moulin ou de fabrique, chevaux de labour, chevaux de fiacre, tous marchant sur les boulets et comme endormis, tous exténués d'avoir pendant de longues années tiré la charrue ou le tombereau, lamentables parias que l'on voulait exploiter jusqu'à

la dernière minute, et qui, tout à l'heure, les flancs troués, serviraient encore à divertir les badauds par leurs ruades et par les affres de leur agonie. C'était un interminable défilé d'yeux bonasses, ternes et jaunâtres, d'encolures décharnées sur lesquelles se plaquaient les mouches avides de sang, de têtes osseuses dont le poil fourmillait de vermine, de poitrines étroites et secouées par des hennissements caverneux, de jambes faibles qui paraissaient devoir se rompre à chaque pas, et garnies jusque sur les sabots d'une toison si longue et si touffue qu'elles semblaient porter des culottes.

On jetait sur l'échine de ces malheureuses bêtes la grande selle mauresque au haut arçon, au siège de cuir jaune, aux étriers emboitant tout le pied; et, sous ce faible poids, il y en avait qui fléchissaient, prêtes à s'abattre.

Potaje, dans ses discussions avec l'entrepreneur, se montrait mal embouché et faisait rire jusqu'aux valets d'écurie par ses insolences de gitano. Les autres picadors n'avaient qu'à le laisser dire : personne ne s'entendait mieux que lui à traiter avec les maquignons et à faire marcher droit cette engeance.

Un palefrenier s'approchait, tirant par la bride un bidet à la tête basse, au poil hirsute, aux côtes marquées par un douloureux relief.

— Qu'est-ce que tu m'amènes là? s'écriait Potaje,

toisant le maquignon. Une rosse que personne ne consentirait à monter!

Le maquignon, flegmatique, répondait que, si Potaje n'osait pas monter ce cheval, c'était parce que les picadors d'aujourd'hui avaient peur de tout. Avec une bête comme celle-là, si bonne, si docile le señor Calderon, ou le Trigo¹, ou d'autres écuyers de la glorieuse époque, auraient été capables de courir les taureaux pendant deux jours de suite, sans tomber une seule fois et sans que l'animal reçut une seule égratignure. Mais aujourd'hui!... Ce qu'il y avait aujourd'hui, c'était beaucoup de crainte et peu d'amour-propre.

Sur quoi, le picador et le maquignon s'insultaient, mais en camarades pour qui les plus grossières injures avaient perdu toute importance.

— Toi, répondait Potaje, tu es un vieux filou, plus voleur que José Maria le Tempranyo². Va donc! Juche, s'il te plaît, sur cette rosse ta grand'mère au crâne pelé! Une excellente monture pour elle, qui enfourche le balai tous les samedis, au coup de minuit!

Les assistants ricanaient et le maquignon haussait les épaules.

1. Francisco Calderon et José Trigo, picadors célèbres vers 1850. Sur la vraie fonction du picador, voir au *Résumé taurinomatique*, p. 406.

2. Pour *Tempranillo*, « le Matinal ».

— Qu'est-ce qu'il a donc, ce cheval? répliquait-il sans s'émouvoir. Examine-le bien, vilain bougre! Il vaut mieux que tant d'autres qui ont la morve ou le vertigo, et dont plus d'un, sur la piste, t'a fait passer par-dessus ses oreilles et t'a semé par terre avant que tu aies touché le taureau. Il est plus sain qu'une pomme. Pendant vingt-huit ans qu'il a été chez un limonadier, accomplissant son devoir en conscience, jamais on n'a eu à lui adresser le moindre reproche. Et c'est toi, braillard, qui viens le vilipender, le calomnier, comme s'il était mauvais chrétien!...

— Je n'en veux pas, voilà tout. Puisqu'il est si bon, garde-le pour toi.

Là-dessus, le maquignon s'approchait lentement de Potaje, et, avec le sang-froid d'un homme habitué à ces sortes de transactions, il lui parlait bas à l'oreille. Le picador, feignant la mauvaise humeur, finissait par s'approcher de la bête. « Il ne voulait pas qu'on le prît pour un homme intraitable, capable de faire du tort à un camarade. » Et il mettait le pied dans l'étrier, se laissait retomber de tout son poids sur le pauvre animal. Puis, affermissant la garrocha sous son bras, il en appuyait la pointe contre un large madrier encastré dans le mur et il poussait de toutes ses forces, comme s'il avait eu au bout de sa lance un taureau énorme. Le contre-coup était si violent qu'à chaque heurt la triste rossinante tremblait et pliait les jarrets.

— Il ne se comporte pas si mal que j'aurais cru, disait alors Potaje, d'un ton conciliant. Ton bidet ne paie pas de mine, mais il vaut mieux que son apparence. Il a la bouche sensible, les jambes fermes... Tu as raison. Qu'on le mette de côté.

Et le picador descendait de cheval. Depuis le mystérieux colloque, il était disposé à accepter tout ce que lui présenterait le maquignon.

Gallardo quitta le groupe d'aficionados qui assistaient en souriant à ces exercices, et un portier du cirque le conduisit au toril.

L'espada franchit un guichet qui donnait accès dans le corral. Une clôture en maçonnerie, dont la hauteur atteignait à peu près le menton d'un homme de taille moyenne, entourait la cour sur trois côtés, laissant derrière elle un couloir. Cette clôture était renforcée par de grosses poutres reliées à un petit balcon qui la dominait ; et, de distance en distance, il y avait des passages étroits comme des meurtrières, par où l'on ne pouvait se glisser que de profil. Dans cette enceinte se trouvaient huit taureaux, les uns couchés, les autres debout et penchant la tête vers le tas d'herbe jeté devant eux.

Gallardo se promena dans le couloir, derrière la clôture, pour examiner le bétail. Parfois il se montrait hors des meurtrières, agitait les bras, poussait des cris sauvages qui tiraient les taureaux de leur immobilité. Les uns bondissaient, irritables, char-

geant contre cet importun qui venait troubler leur repos. D'autres, bien d'aplomb sur leurs quatre membres, attendaient, le front haut, dans une attitude menaçante, qu'il osât s'approcher d'eux. Puis le matador se cachait de nouveau derrière la clôture, et, d'après l'aspect des bêtes, il tâchait de deviner leur caractère et faisait son choix¹.

Près de lui se tenait le mayoral du cirque : — un athlète guêtré, éperonné, habillé de gros drap, coiffé d'un feutre de paysan que maintenait une mentonnière. — On l'avait surnommé le Lobato². C'était un rude cavalier qui passait en pleine campagne la majeure partie de l'année; et, lorsqu'il venait à Madrid, il s'y comportait en sauvage, n'ayant aucune curiosité de visiter la ville et ne s'éloignant jamais du cirque. Pour cet homme, la capitale de l'Espagne n'était qu'une *plaza* entourée de terrains vagues, de landes désertes, et d'où l'on apercevait, là-bas, un mystérieux pâté de maisons qu'il n'avait jamais eu l'envie d'aller voir. Ce qu'il appréciait plus que tout le reste, c'était le cabaret de Gallina, voisin des arènes : un lieu de délices, un palais enchanteur où il déjeunait et dînait aux frais de l'entreprise, avant de s'en retourner vers les

1. Ce cas est tout à fait exceptionnel : car, en principe, les matadors n'ont pas le droit de choisir leurs taureaux. Autrefois, c'était le *ganadero* qui donnait aux bêtes les numéros d'ordre; aujourd'hui on les tire au sort.

2. « Le Louveteau ».

pâturages, monté sur son roussin, la couverture posée sur l'arçon, le bissac en croupe, la pique à l'épaule. Quand il entrait dans ce cabaret, il s'amusa à terroriser les domestiques par ses cordiales poignées de mains, redoutables étreintes qui faisaient craquer les os, qui arrachaient des cris de douleur; et il souriait, satisfait de sa force, content d'être appelé brute, puis s'asseyait devant sa pitance, laquelle lui était servie dans un plat large et profond comme une cuvette, avec une grosse carafe de vin.

C'était lui qui, tantôt dans le pâturage de la Muñoza, tantôt, à l'époque des grandes chaleurs, dans les prairies de la sierra de Guadarrama, gardait les taureaux achetés pour le cirque. Deux jours avant la course, assisté de cavaliers et de bouviers, il faisait traverser de nuit à ses bêtes le ruisseau d'Abroñigal, dans la banlieue de Madrid, et il procédait à l'*encierro*. Si le mauvais temps retardait la course et l'empêchait de regagner ses tranquilles solitudes, il en était navré.

Ce centaure à la parole lente, à la pensée obtuse, puant le fumier et le cuir, s'exprimait avec véhémence quand il parlait de sa vie pastorale. Il décrivait avec un pittoresque laconisme les nuits passées dans le pâturage, les taureaux endormis sous la lumière diffuse des étoiles, le profond silence que rompaient les bruits mystérieux venus des fourrés.

Dans ce silence chantait la voix étrange des couleuvres de la montagne. « Oui, monsieur, les couleuvres chantaient! » C'était un point sur lequel le Lobato n'admettait pas la contradiction : car, ce chant, il l'avait entendu mille fois. En douter, c'était lui dire qu'il était un menteur et s'exposer, par conséquent, à sentir le poids de ses battoirs.

De même que les reptiles chantaient, les taureaux parlaient; mais le Lobato n'avait pas réussi à pénétrer tous les secrets de leur idiome. Au fond, ils étaient pareils à des chrétiens, sauf qu'ils marchaient à quatre pattes et qu'ils avaient des cornes. Il fallait les voir s'éveiller, à l'aube! Ils sautaient, joyeux comme des enfants, jouaient à se battre pour rire, se poursuivaient avec une bruyante allégresse, comme s'ils avaient voulu saluer ainsi l'apparition du soleil, qui est la gloire de Dieu. Et il aimait à parler aussi de ses lentes pérégrinations sur la sierra de Guadarrama, le long des ruisseaux qui emportaient vers la plaine la neige fondue, transparente comme le cristal; des prairies où l'herbe verdoyante s'émaillait de fleurs; des petits oiseaux qui, avec des battements d'ailes, venaient se poser entre les cornes du bétail endormi; des loups qui, la nuit, hurlaient dans les ténèbres, au loin, toujours au loin, parce qu'ils avaient peur de ces formidables bêtes défilant en procession derrière les sonnailles des *cabestros*. Ah! non, le Lobato ne voulait pas

entendre parler de Madrid : une ville où le ciel était bas et où les gens étouffaient ! Tout ce qui lui plaisait dans la capitale, c'était le vin de Gallina et ses fricots savoureux.

Le mayoral fournit des renseignements au matador et l'aida de ses conseils pour le choix de deux taureaux. Ce géant n'éprouvait ni surprise ni respect devant les illustres espadas, idoles de la foule. Tuer des animaux si nobles en usant de mille supercheries, quelle triste profession ! Le vrai brave, c'était lui-même qui vivait avec eux dans la solitude et qui passait à chaque instant devant leurs cornes, sans autre défense que son bras et sans que personne l'applaudit.

Au moment où Gallardo sortait du toril, après avoir choisi ses bêtes et recommandé au mayoral de les faire mettre en loge pour lui, un employé l'aborda en le saluant avec beaucoup de déférence. C'était un vieillard chargé de nettoyer l'amphithéâtre. Il s'acquittait de cette fonction depuis nombre d'années, et il avait connu tous les toreros fameux de son temps. Il était pauvrement vêtu ; mais il avait aux doigts des bagues de femme, et, pour se moucher, il tirait des profondeurs de sa blouse un petit mouchoir de batiste garni de riches dentelles, marqué d'un grand chiffre et encore imprégné d'un faible parfum.

C'était lui qui, pendant la semaine, devait balayer

le cirque immense, gradins et loges, et jamais il ne se plaignait de ce travail accablant. Tout au plus admettait-il comme auxiliaires une demi-douzaine de voyous, apprentis toreros qui lui prêtaient fidèlement leurs services à la seule condition que, les jours de course, il leur permit d'assister au spectacle dans « la loge des chiens », c'est-à-dire derrière une porte grillée qui était près du toril et par où l'on emportait les blessés. Là, les aides-balayeurs, cramponnés aux barreaux, s'agitaient et se chamaillaient comme des singes en cage pour occuper le premier rang.

Le vieux répartissait habilement les tâches. Il faisait travailler les voyous du côté du soleil, dans les sections fréquentées par un public sale et pauvre, qui ne laissait guère comme traces de son passage qu'un fumier de peaux d'oranges, de morceaux de papier et de restes de cigarettes.

— Attention au tabac! recommandait-il à sa troupe. Celui qui me chipe un bout de cigare, je le prive d'assister à la course de dimanche!

Quant à lui, il nettoyait patiemment le côté de l'ombre, y furetait comme un chercheur de trésors, s'accroupissait dans le mystère des loges pour enfouir au fond de ses poches maintes trouvailles, éventails de dames, foulards, bagues, pièces de monnaie, ornements détachés des toilettes féminines, tout ce qui pouvait avoir été perdu dans un

lieu où avait séjourné une foule. S'il se rencontrait dans le nombre quelque objet de valeur, il le portait à une brocanteuse de ses amies, dont la spécialité était d'acheter ces dépouilles du public. Et il recueillait aussi les débris laissés par les fumeurs, hachant les mégots et revendant comme tabac fin cette *picadura*¹, après l'avoir fait sécher au soleil.

Gallardo se débarrassa des saluts obséquieux du bonhomme en lui offrant un *puro*². Puis, comme il se disposait à s'en aller, il vit venir à lui un homme de haute taille, au corps sec, au teint olivâtre, et qui était habillé en torero ; mais des mèches de cheveux poivre et sel s'échappaient de dessous le feutre noir, et quelques rides se creusaient autour de la bouche.

— Tiens, c'est toi, Pescadero³ ! Comment vas-tu ? dit Gallardo en serrant la main de cet homme avec une sincère effusion.

C'était un ancien espada qui, dans sa jeunesse, avait eu ses heures de gloire, mais dont le nom était tombé ensuite dans un profond oubli. D'autres matadors avaient éclipsé cette réputation éphémère, et le Pescadero, après être allé « taurer » en Amérique et y avoir reçu plusieurs coups de corne, s'était retiré avec de minces économies. Il

1. Nom du tabac haché en menus morceaux pour la cigarette ou pour la pipe.

2. Cigare de la Havane.

3. « Le Poissonnier », surnom.

tenait maintenant, dans les environs du cirque, un petit cabaret où il végétait : l'endroit était trop écarté pour qu'on pût y avoir la clientèle des aficionados et des toreros.

Le Pescadero voulut absolument que son ami vint jusqu'à la maison. Ils s'engagèrent dans une des longues rues qui avoisinent le cirque et entrèrent dans un cabaret de tout point semblable aux autres : façade peinte en rouge ; vitres aux rideaux rouges ; montre où s'étaient sur des plats poussiéreux quelques côtelettes panées, de petits oiseaux frits, des flacons de légumes conservés dans le vinaigre ; à l'intérieur, un comptoir de zinc, des tonneaux et des bouteilles, des tables rondes flanquées de leurs tabourets de bois, et, sur les murs, de nombreuses images en couleur qui représentaient, soit des toreros célèbres, soit les épisodes les plus remarquables d'une *corrida*.

— Nous allons prendre un verre de *montilla*, dit le Pescadero à un jeune homme qui, debout près du comptoir, considérait Gallardo avec une curiosité sympathique.

Ce regard attira celui du matador, qui, à son tour, observa le jeune homme et remarqua qu'une manche de sa veste, complètement vide, était repliée et attachée sur le flanc droit.

— Il me semble que je te connais, dit-il au manchot.

— Je crois bien ! s'écria le Pescadero. C'est Pipi ¹

Ce sobriquet précisa aussitôt les souvenirs du matador. Pipi était un garçon valeureux qui plantait les banderilles avec un art magistral et qu'un groupe d'aficionados avait même baptisé « le torero de l'avenir ». Mais, un jour, aux arènes de Madrid, le pauvre diable avait reçu dans le bras un coup de corne, et on avait dû lui faire l'amputation.

— Je l'ai recueilli chez moi, continua le Pescadero. Je n'ai pas d'enfants et ma femme est morte. Je le considère comme un fils. D'ailleurs, ne te figure pas que nous vivions dans l'opulence, Pipi et moi ; mais le peu que je possède est à lui. Nous nous tirons d'affaire comme nous pouvons, et nous joignons les deux bouts, grâce aux anciens camarades qui viennent quelquefois ici manger un morceau et jouer un *mus* ², grâce aussi et surtout à l'École...

Gallardo sourit. Il avait ouï parler de cette étrange École établie par le Pescadero près de son cabaret ³.

— Que veux-tu, mon cher ? ajouta celui-ci, comme pour s'excuser. Il faut bien vivre, et, à elle

1. Prononciation andalouse de *pitpit*, « la Fauvette ».

2. Jeu de cartes analogue à celui que nous appelons la « mouche ».

3. Il y eut réellement, paraît-il, à Madrid une école de cette espèce, tenue par un cabaretier

seule, l'École consomme plus que tout le reste de ma clientèle. Il y vient des gens huppés, de jeunes messieurs qui veulent briller dans les *becerradas*¹, des étrangers qui s'enthousiasment pour les courses et que la toquade prend de se faire toreros sur leurs vieux jours. En ce moment, j'en ai un qui vient s'exercer chaque après-midi. Tu vas le voir.

Ils traversèrent la rue et se dirigèrent vers un terrain vague, entouré d'une haute palissade. Sur les planches clouées qui servaient de porte, on lisait cette inscription peinte en gros caractères :

ÉCOLE DE TAUROMACHIE.

Ils entrèrent. Ce qui attira tout d'abord l'attention de l'espada, ce fut le taureau Morito² : un taureau de bois et de jonc, monté sur roues, qui avait une queue d'étope, une tête de paille tressée, un cou garni de liège, mais qui était pourvu d'une paire de cornes authentiques, cornes superbes qui inspiraient la terreur. Un polisson dépoitraillé, coiffé d'une petite casquette au-dessous de laquelle deux pinceaux de cheveux étaient plaqués en accroche-cœur contre les tempes, avait pour fonction de communiquer au *bicho* le mouvement et la fureur agressive, lorsque les « étudiants » se postaient devant lui, cape en main.

1. Sortes de petites *corridas* qui se donnent avec des veaux, *becerros*.

2. « Petit Maure ».

Au milieu de l'enclos, un monsieur petit, voûté, bedonnant, lourd des épaules, rubicond de teint, avec de grosses moustaches aux poils gris et raides, se tenait debout, en manches de chemise, prêt à planter une paire de banderilles. Une dame à peu près du même âge, non moins corpulente et rubiconde, le chef surmonté d'un chapeau que bigarrait tout un parterre de fleurs, était assise sur une chaise, à l'ombre de la palissade; et, chaque fois que son mari exécutait une bonne passe, elle était transportée d'un tel enthousiasme et riait si fort que les fleurs de son chapeau s'agitaient comme un bocage secoué par une bourrasque. Le Pescadero expliqua tout bas à Gallardo que c'étaient des étrangers, de riches bourgeois, probablement des Français du Midi, qui, se piquant d'être déjà des connaisseurs, profitaient d'un séjour à Madrid pour s'initier par la pratique à toutes les finesses de l'art.

A la vue des arrivants, le vieil « étudiant » baissa ses bras armés de « bâtons », et la dame rajusta son chapeau fleuri.

— Oh! cher professeur!

— Bonsoir, *mossiou*; mes respects, madame, dit le « maître » en portant la main à son feutre. Eh bien, *mossiou*, voyons un peu comment va cette leçon. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit? Se tenir immobile sur son terrain; « citer » le *bicho*; le laisser venir; et, quand il est venu, fléchir sur les

hanches¹ et planter les bâtons dans le *morillo*... Vous n'avez à vous inquiéter de rien; c'est l'animal qui fait tout.. Attention! Nous y sommes?...

Et le professeur s'écartant un peu, fit un clin d'œil au terrible taureau ou, plus exactement, au jeune drôle qui, les mains posées sur l'arrière-train, attendait le signal pour donner l'impulsion.

— Hardi, Morito!

Morito, après avoir poussé par la bouche du Pescadero un effroyable beuglement, trépigna de fureur, agita ses entrailles vides et sa tête de paille, et, avec un grand bruit de roues, avec de violents cahots produits par l'inégalité du sol, chargea comme une bête furibonde. Jamais taureau de *ganaderia* fameuse n'avait montré autant d'intelligence que cette bête immortelle, banderillée et estoquée des milliers de fois, couverte de blessures que le charpentier avait toujours eu l'art de guérir. Pour le jugement, Morito ne le cédait en rien aux hommes. Lorsqu'il fut arrivé près de l'« étudiant », il changea brusquement de direction, afin de ne pas bousculer celui-ci avec ses cornes, et il s'éloigna en emportant les banderilles plantées sur son cou de liège. Les applaudissements du Pescadero saluèrent cet exploit.

— Un coup de maître, *mossiout* ! s'écria le profes-

1. Ce mouvement de flexion se nomme *quiebro*, de *quebrar*, plier.

seur. Votre paire de banderilles est de toute première qualité!

Pour fêter un si beau succès, l'étranger ordonna au propulseur de Morito :

— Va nous chercher une bouteille de vin!

Le vaurien ne se fit pas répéter cet ordre deux fois, et il prit sa course vers le cabaret, se pouléchant d'avance les babines.

Il y avait déjà trois bouteilles vides aux pieds de la dame, qui devenait de plus en plus cramoisie.

Au moment où Gallardo, se disposant à rentrer chez lui, traversait la Puerta del Sol et allait s'engager dans la rue d'Alcalá, il eut une surprise qui le cloua sur place. Une dame blonde, doña Sol, descendait de voiture à la porte de l'hôtel de Paris, et un jeune homme très élégant, qui paraissait être un étranger, lui offrait la main pour l'aider à descendre. Après quelques paroles échangées à demi-voix, le jeune homme prit congé, et doña Sol disparut dans le vestibule de l'hôtel. Pas un instant le matador n'eut le moindre doute, ni sur l'identité de la dame, ni sur la nature des relations qui existaient entre elle et cet étranger : en se quittant, ils avaient échangé des regards et des sourires dont le matador ne connaissait que trop bien la signification.

Cette rencontre troubla beaucoup Gallardo. Il s'imaginait avoir oublié celle qui l'avait lâché avec tant de désinvolture et qui, durant les semaines où il était en danger de mort, n'avait qu'une fois demandé de ses nouvelles. Aussi son premier mouvement fut-il de se déclarer à lui-même qu'il ne ferait rien pour la revoir, qu'il ne « s'abaisserait » pas à une semblable humiliation. Mais ensuite les réminiscences voluptueuses l'attendrèrent, le contraignirent à s'avouer sa faiblesse : jamais il n'avait aimé une femme autant que celle-là. Et bientôt, tout en se promenant mélancoliquement dans la rue, il finit par se dire :

« Pourquoi non ? Qui sait ? Peut-être qu'en me revoyant après si longtemps elle aura plaisir à se rappeler nos relations d'autrefois... »

Et il se dit encore :

« Quand elle était à moi, elle me portait bonheur : son amour exaltait mon courage. Si elle voulait recommencer à m'aimer, je redeviendrais sans doute vaillant et glorieux... »

Bref, à six heures du soir, vaincu par le désir, il se présenta à l'hôtel de Paris et demanda à voir doña Sol. On le fit d'abord attendre en bas, dans le vestibule ; puis on le conduisit par l'ascenseur dans un petit salon du premier étage. Là, nouvelle attente. Les fenêtres du salon donnaient sur la Puerta del Sol, où, dans le crépuscule, une multi-

tude de voitures s'entrecroisaient avec de nombreux tramways carillonnant sans répit.

Une petite porte s'ouvrit sans bruit, et doña Sol s'avança dans un froufrou de soies, dans une brise de parfums, dans toute la splendeur de sa triomphante beauté. Elle portait un élégant négligé de coupe exotique, était parée de bijoux bizarres, avait aux pieds des babouches d'or. Elle sourit au visiteur, lui tendit la main sans la moindre gêne.

— Comment allez-vous, Gallardo ?

Ce « vous » consterna l'ancien amant, qui sentit tout de suite que cette banale formule de politesse le rejetait parmi les amis quelconques, tandis qu'autrefois le tutoiement familier de la grande dame le rapprochait d'elle, lui permettait de se considérer comme un serviteur favori, comme un esclave honoré des bonnes grâces de sa maîtresse. Dans son dépit, il ne put balbutier que quelques mots ; mais elle, avec une parfaite aisance, l'invita à s'asseoir, le félicita sur sa bonne mine, l'interrogea sur cette blessure dont elle se souvenait vaguement :

— Cela n'a rien été, n'est-ce pas ?

Gallardo, blessé par le ton d'indifférence aimable avec lequel elle lui avait posé cette question, répondit d'un ton assez bourru qu'il avait failli mourir et que la convalescence avait duré tout l'hiver. Puis, fixant tout à coup sur elle des yeux

pleins de détresse et qui paraissaient implorer la pitié :

— Ah! doña Sol, doña Sol! s'écria-t-il. Vous avez été vraiment trop dure pour moi! Votre conduite est impardonnable! Pourquoi êtes-vous partie sans prendre même la peine de m'avertir?

— Parce que je m'ennuyais, répliqua-t-elle sèchement. Quand on s'ennuie, on a bien, ce me semble, le droit de s'en aller.

— Mais moi, je vous aimais de toute mon âme!...

Elle sourit imperceptiblement; et, à ce sourire où il y avait à la fois de la moquerie et de la vanité, cet homme, tout rude qu'il était, comprit que jamais ses naïves et maladroités protestations n'auraient le pouvoir de toucher la grande dame orgueilleuse et sarcastique. Alors, plus confiant dans les actes que dans les paroles, il se leva et s'avança vers elle, les bras tendus. Mais elle, écartant d'un revers de main les bras du torero, lui enjoignit durement :

— Tenez-vous tranquille. Sinon, je sonne et je vous fais mettre à la porte.

Et il se tint tranquille, prit une attitude humble et honteuse, qui adoucit la noble dame. Elle daigna se souvenir qu'en somme le pauvre diable qui tremblait ainsi devant elle, c'était l'homme qui lui avait sauvé la vie; et elle reprit, indulgente :

— Quel enfant vous êtes! Ne savez-vous pas qu'en ce monde aucune illusion n'est durable? Ce

qui est fini est fini, et l'on essayerait en vain de ressusciter le passé...

Tout en parlant, elle le considérait avec attention, et elle s'étonnait d'avoir eu pendant quelques mois un caprice pour ce garçon vulgaire qui, avec sa coleta ridiculement plaquée sur le crâne, avec sa face rasée et ses gestes d'acteur tragique, lui faisait maintenant l'effet d'un cabotin de bas étage. Puis, comme Gallardo n'avait pas l'air de songer à partir, elle le planta là en lui disant :

— Excusez-moi de vous quitter si vite. Il est tard. Je n'ai que le temps de m'habiller pour le dîner.

Lorsque le matador se retrouva dans la rue, sur le trottoir de l'hôtel, il avait les yeux obscurcis par la colère et les oreilles bourdonnantes. Ah ! oui, cette fois, c'était bien fini ! On ne le reprendrait plus à s'amouracher de ces pimbèches ! Désormais il se consacrerait uniquement aux choses de sa profession.

Le lendemain, lorsque Gallardo se rendit au cirque, il ne fut pas hanté, comme naguère, par de superstitieuses inquiétudes. Il se sentait plein de résolution ; il avait la certitude du triomphe ; son cœur battait d'une généreuse audace, ainsi qu'aux grands jours.

Dès le début, la course fut « mouvementée ». Le

premier taureau qui sortit se montra tenace¹, très agressif contre les cavaliers. En un instant, il culbuta les trois picadors qui l'attendaient, la lance en arrêt, et deux chevaux restèrent quasi morts sur place, versant par leur poitrail troué des flots de sang noir, tandis que le troisième, fou de douleur et de peur, errait ça et là dans l'arène, la selle ballante, le ventre ouvert, les entrailles bleues et rouges pendillant entre les étriers comme d'énormes boudins. Bientôt les tripes traînèrent sur le sable; et, comme il les foulait lui-même avec ses pattes de derrière, elles se dévidaient par paquets et faisaient des nœuds, à la façon d'un écheveau qui s'emmêle. Attiré par cette galopade, le taureau donna la chasse au cheval, l'enleva sur ses cornes, le rejeta par terre, s'acharna quelques minutes sur la misérable carcasse déchirée et pantelante. Un garçon de piste vint achever le moribond en lui enfonçant la *puntilla* derrière le crâne, et, après quelques convulsions d'agonie, le grand corps efflanqué demeura immobile, les membres rigides.

Cependant plusieurs hommes de service couraient de côté et d'autre avec des paniers, répandant le

1. *Salió pegando*. On appelle *pegajosos*, « collants », les taureaux qui, dans les passes de pique, s'acharnent contre l'objet de leur attaque, et qui, au lieu de se dérober après avoir reçu le fer, demeurent près du cheval et envoient en tous sens des coups de tête. Ceux qui courent beaucoup dans l'arène et qui poursuivent avec insistance les chevaux ou les toreros, sont dits *revollosos*, « turbulents ».

sable à profusion sur les mares de sang et sur les cadavres.

Le public, debout, gesticulait et vociférait. La férocité de ce taureau avait allumé l'enthousiasme, et la foule réclamait, parce qu'il ne restait plus un seul picador dans le redondel.

— Des chevaux! des chevaux! criait-on à tue-tête.

Le taureau se tenait isolé au milieu de l'arène, superbe et mugissant, le front haut, les cornes sanglantes, tandis qu'ondulaient sur ses épaules labourées et empourprées les rubans de la devise.

De nouveaux cavaliers entrèrent, et le hideux massacre recommença. A peine un picador faisait-il obliquer sa rosse de telle sorte que l'œil bandé se trouvât du côté de la brute, à peine s'avancait-il de quelques pas, la lance en avant, le choc et la culbute étaient immédiats. Les piques se cassaient avec un craquement de bois sec, le cheval était embroché par les cornes puissantes, le sang giclait, les boyaux crevés se vidaient de leurs excréments, le picador s'écroulait dans la poussière avec un bruit sourd et les capes des péons s'empressaient de le couvrir.

— Il ne se relève pas! hurlait le public. Il doit avoir la caboche fendue!

Mais, un instant après, il se relevait, allongeait les bras, se grattait le crâne, ramassait son feutre tombé par terre, enfourchait de nouveau le même cheval, que les « singes savants » avaient remis

debout à force de coups de pieds et de coups de bâton, et, sur cette monture agonisante, il revenait affronter le monstre.

La *suerte* des banderilles ne fut pas moins dramatique, et, lorsqu'enfin la terrible bête succomba à l'estocade mortelle, l'arène était toute parsemée de cadavres et maculée de sang.

Le deuxième taureau était pour Gallardo. Quand le matador vint saluer le président, la foule lui fit bon accueil. On avait attendu cette course si longtemps qu'on était disposé à l'indulgence; et, au surplus, la bravoure de la première bête et l'hécatombe des chevaux avaient mis le public en belle humeur.

Après le *brindis*, le matador se dirigea vers son taureau, tête découverte et muleta tendue en avant. Derrière lui, à quelque distance, marchaient le Nacional et un autre péon. Cela fit que des protestations s'élevèrent sur les gradins. Que d'acolytes! C'était comme un clergé de paroisse conduisant un mort au cimetière!

— Tout le monde au large! cria Gallardo.

Cette fois, il avait donné l'ordre sur un ton impératif qui ne permettait pas le doute, et les péons se retirèrent.

Arrivé près de l'animal, le matador déploya la muleta, fit encore quelques pas, comme à l'époque de ses plus grandes prouesses, et plaça le chiffon tout contre le mufle baveux.

Une passe.

— *Olé!*...

Un murmure de satisfaction parcourut l'amphithéâtre. L'enfant de Séville redevenait digne de son nom; il avait recouvré le sentiment de l'honneur professionnel.

Quand le taureau fut immobile sur ses pattes, le public stimula Gallardo par ses conseils :

— Lance-toi! C'est le moment!

Et Gallardo se lança, l'épée haute; puis, par un rapide écart, il se mit hors de l'atteinte des cornes.

Des applaudissements retentirent, mais brefs et aussitôt suivis d'un murmure de mécontentement où perçaient déjà quelques coups de sifflet. Et soudain les coups de sifflets se multiplièrent, jaillirent de toutes parts, éclatèrent en une bordée assourdissante; et des milliers de bras s'allongèrent pour indiquer le taureau. L'estoc, pénétrant obliquement, avait traversé le corps, et la pointe ressortait de l'autre côté, près du paleron.

Les spectateurs gesticulaient avec une mimique indignée. Quel scandale! Le plus mauvais novillero n'aurait pas commis une si lourde faute!

Gallardo, stupéfait de son œuvre, inclinait la tête sous cet ouragan d'insultes et de menaces. Il avait bien commencé l'attaque; mais ensuite l'irrésistible désir de se soustraire le plus tôt possible au péril

des cornes avait été cause de cette estocade mala droite et déshonorante.

Cependant le taureau, après avoir couru encore un peu en boitant, s'était arrêté, afin de moins souffrir. Alors Gallardo prit une autre épée et vint se placer devant la bête, avec l'intention de procéder au *descabello*. Il appuya le bout de la lame entre les deux cornes, tout en agitant le chiffon avec la main gauche, pour obtenir que l'animal baissât le muse jusqu'à terre; et, d'un coup de poignet, il poussa l'épée. Mais le taureau, piqué, secoua la tête et rejeta l'arme.

— Et d'une! cria la foule avec une comique unanimité.

Le matador recommença. Mais, cette fois encore, la piqure n'eut pas d'autre résultat que de faire tressaillir la bête.

— Et de deux! gouailla-t-on sur les gradins.

Une nouvelle tentative n'aboutit, comme les précédentes, qu'à tirer un mugissement de ce corps martyrisé.

— Et de trois!

Puis le chœur ironique fut couvert par une tempête de sifflets, d'injures, de protestations. Quand donc ce *maleta* aurait-il fini?

A la quatrième reprise, Gallardo eut la chance d'atteindre le nœud vital, et le taureau s'écroula subitement, couché sur le côté, les pattes rigides.

Après avoir épongé sa sueur et salué le président, l'espada, accompagné par le dédaigneux silence des uns et par les sarcasmes des autres, se réfugia derrière la barrière, tel un écolier honteux de ses fautes, et il but d'un trait le verre d'eau que Garabato lui offrit. Comme il s'était donné beaucoup de mouvement, il souffrait un peu de son ancienne blessure à la jambe, et il jugeait prudent de ne pas se fatiguer jusqu'au moment où il aurait à tuer son second taureau. Il était bien obligé de reconnaître qu'il n'était plus le même. En dépit des résolutions prises, il ne pouvait plus appuyer sur l'épée comme autrefois. Ses jambes n'étaient plus si lestes, son bras droit n'était plus si robuste, ses muscles n'obéissaient plus avec la même promptitude à sa volonté.

Et néanmoins, dès que son second taureau entra dans l'arène, il fut le premier à lui présenter la cape. L'aspect de cet animal l'avait surpris, et il était impatient de le bien voir. Non, ce n'était pas la bête qu'il avait choisie, la veille, avec le mayoral. On s'était sûrement trompé, lors de la mise en loge. Comme ce *bicho*-là avait mauvaise apparence!

Le public ne garda pas rancune au matador, dont les passes de cape furent même applaudies, quoique sans enthousiasme.

Lorsque vint l'instant de la *suerte* suprême et que Gallardo se campa de profil devant la bête, tous les

spectateurs devinèrent son trouble. Son jeu était désordonné, et, dès que le taureau remuait la tête, le matador faisait un saut en arrière.

— Gare à toi ! Il est à tes trousses ! hurlait la foule, moqueuse.

A la première estocade, le fer, enfoncé seulement de quelques centimètres, rejaillit à une grande distance.

Puis, comme l'espada se préparait pour une deuxième estocade, le taureau chargea brusquement. L'homme, dont les jambes n'avaient plus l'agilité d'autrefois, fut touché, roula sous le choc. Tandis qu'on accourait à son secours, il se releva sans blessure ; mais il était souillé de poussière, avait les vêtements en lambeaux, la moña arrachée, la coleta défectueuse, un escarpin perdu.

Plusieurs capes se tendirent miséricordieusement autour de lui et le protégèrent. Les autres espadas, par esprit de camaraderie, travaillèrent le taureau, le mirent à point pour qu'on pût l'achever sans difficulté. Mais Gallardo semblait aveugle et sourd ; il n'entendait pas les avis que lui donnaient ses collègues, ne profitait pas des occasions les plus favorables pour porter le coup mortel ; et, pâle, les sourcils contractés, il balbutiait, dans un état de complète inconscience :

— Tout le monde au large !... Tout le monde au large !..

Parmi les spectateurs, les uns paraissaient s'amuser beaucoup de ce désarroi, les autres s'égo-sillaient à crier qu'on leur volait leur argent.

Enfin le matador, aidé par les capes, lança au petit bonheur trois ou quatre coups d'épée, que la bête sentit à peine; et celle-ci, mugissante, la tête basse, alla trotter le long des barrières, comme pour se plaindre de ce supplice inutile. Gallardo la suivait, la muleta dans une main, l'estoc dans l'autre. Près de lui, toute la troupe des péons agitait les capes et, par ce flamboiement d'étoffes, semblait vouloir persuader à l'animal de plier les jarrets et de se coucher sur le sable.

— Que d'épées! braillaient des voix ironiques, en montrant du doigt le cou de la bête hérissé d'estocs. Ce n'est pas un taureau, c'est la Vierge des sept douleurs!

Cependant une partie de l'assistance s'était tournée vers la loge présidentielle et vociférait :

— Monsieur le président!... Est-ce que ce scandale va se prolonger...

Le président se décida à faire un geste qui rétablit aussitôt le silence; et l'on vit un alguazil, avec son chapeau à plumes et son petit manteau flottant, courir derrière la barrière. Arrivé près de l'endroit où était le taureau, l'alguazil tendit vers Gallardo une main fermée, dont l'index était dressé en l'air. Le public applaudit. C'était le premier avertissement.

Si le taureau n'était pas tué avant le troisième, on ramènerait la bête au corral et l'espada demeurerait sous le coup du plus cruel déshonneur.

Épouvanté par cette menace, le matador parut sortir de sa torpeur somnambulique et fondit sur le taureau, l'épée horizontale. Mais ce ne fut qu'une estocade de plus, et le taureau continua de trotter.

L'inefficacité de cette dernière tentative exaspéra le public. Les sifflets déchiraient les oreilles. Sur la piste pleuvaient les oranges, les croûtes de pain, les petits coussins, les projectiles les plus variés. Du côté du toril, un chœur nourri avait entonné le *gorigori*¹ des enterrements.

Enfin le taureau s'abattit. Le puntillero lui donna le coup de grâce. Les mules emmenèrent le cadavre qui laissait derrière lui des traînées de sang.

La sortie de la *plaza* fut navrante pour le matador. A cause de l'encombrement des voitures, des automobiles, des tramways qui obstruaient les abords du cirque, la calèche était obligée d'aller au pas. Les gens s'écartaient devant les mules et considéraient les toreros avec des yeux curieux; mais, dès qu'ils avaient reconnu Gallardo, ils prenaient un air méprisant et semblaient regretter leur politesse.

1. Mot populaire qui désigne la psalmodie des funérailles, le chant lugubre du *De profundis*.

Des victorias passaient près de lui, occupées par de belles femmes en mantilles blanches; mais ces femmes détournaient la tête pour ne pas le voir, ou fixaient sur lui des regards de désolante commisération.

Inopinément, un groupe de gamins entoura la calèche et se mit à siffler. Une minute après, quantité de menu peuple se joignit à ce premier groupe. Ni les uns ni les autres n'étaient entrés aux arènes; mais déjà la nouvelle du fiasco s'était répandue partout, et cette racaille sans pitié se plaisait à insulter un homme qu'elle croyait immensément riche.

Une pierre, lancée contre la calèche, heurta une roue. La manifestation grossissait, devenait menaçante. Heureusement pour Gallardo, deux gardes à cheval accoururent, dispersèrent cette meute insolente et escortèrent jusqu'au haut de la rue d'Alcalá « le premier homme du monde ».

X

Le dimanche suivant, au moment où la course commençait, des coups violents retentirent, frappés du dehors à la porte des Écuries. Un employé du cirque entrebâilla les battants, aperçut un homme et une femme, grogna, de mauvaise humeur :

— Le public n'entre pas ici !

Mais, comme il s'apprêtait à leur refermer la porte sur le nez, l'homme dit :

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis le beau-frère de Gallardo, et cette dame est son épouse.

Alors l'employé s'humanisa, soit parce que les nouveaux venus appartenaient à la famille d'un matador célèbre, soit parce que le beau-frère, en lui serrant la main, avait eu la judicieuse idée d'ajouter à ce salut cordial un bon pourboire.

La veille, Carmen, bouleversée par le récent insuccès de son mari, s'était entretenue avec Antonio dans le cabinet du « maître », et elle lui avait confié sa résolution de partir le soir même pour Madrid. Depuis huit jours elle vivait dans le désespoir : car elle connaissait l'orgueil professionnel du matador, savait qu'il ne se résignerait pas à sa propre déchéance, était certaine qu'il allait commettre des folies pour reconquérir la faveur du public. Justement elle venait de recevoir de lui une lettre où il donnait à entendre qu'il risquerait tout pour sauver son honneur ; et, sans trop savoir d'ailleurs ce qu'elle ferait quand elle serait près de Juan, mais dévorée par l'anxieux désir d'être là-bas, comme si sa seule présence pouvait diminuer le péril, elle voulait absolument le rejoindre.

— Mais non, mais non ! avait répondu le beau-frère. Tu t'inquiètes sans motif...

Toutefois, après un instant de réflexion, il s'était dit que, même dans la dolente compagnie de Carmen, un voyage gratuit à Madrid était bon à prendre, et il avait ajouté :

— Au surplus, si tu t'obstines à partir, je ne refuse pas de t'accompagner.

Ils étaient donc partis en donnant un prétexte quelconque à la señora Angustias, qui se serait mis martel en tête ; et ce trajet de quatorze heures n'avait certes pas été réjouissant pour Antonio. La

pauvre Carmen ne cessait de pleurnicher, de répéter à satiété ses funestes appréhensions. Maintenant ses idées sur l'objet du voyage étaient devenues plus précises, et elle déclarait au beau-frère :

— Je lui parlerai énergiquement. Nous sommes assez riches, et j'exigerai qu'il se retire. Il faut que cette course soit la dernière où il combattra... Mais non : c'est encore trop, et mon cœur me dit qu'il va lui arriver quelque chose ! Nous serons d'assez bonne heure à Madrid pour que j'aie le temps de le voir avant la course, et je saurai bien le convaincre de ne pas « taurer » cet après-midi...

Sur quoi, le beau-frère jetait les hauts cris, levait les bras au ciel, protestait avec indignation :

— Quelle absurdité ! Voilà bien les femmes ! Quand elles se sont fourré quelque chose dans la tête, il n'y a pas moyen de leur faire comprendre que ce qu'elles veulent est impossible. T'imagines-tu qu'il n'y ait ni autorité, ni lois, ni règlements tauromachiques, et qu'il suffise qu'une femme apeurée se jette au cou de son mari pour que celui-ci puisse manquer à ses engagements et faire un pied de nez au public?... Après la course, tu diras à Juan tout ce qu'il te plaira ; mais avant, motus ! On ne se joue pas de l'autorité, tu sais ! Nous irions tous en prison...

Au fond, Antonio avait envie de voir tranquillement le spectacle, et il ne se souciait pas de gâter

d'avance son plaisir par les scènes pénibles que provoquerait inévitablement une entrevue des époux. C'est pourquoi, lorsque les deux voyageurs débarquèrent à Madrid, vers dix heures du matin, et que Carmen annonça son intention de courir tout de suite chez Juan, l'égoïsme ingénieux suggéra au beau-frère, pour la dissuader d'accomplir cette démarche, un argument décisif :

— Ta présence l'impressionnera, le bouleversera, et il viendra au cirque avec l'esprit troublé. Songe un peu : s'il lui arrivait malheur, c'est toi qui en aurais été cause!

Carmen s'était donc laissé conduire à l'hôtel choisi par Antonio, et elle s'était étendue sur un canapé, dans sa chambre, tandis que le beau-frère allait faire un tour à la Puerta del Sol. Mais, après le déjeuner où elle n'avait presque rien mangé, elle avait été saisie d'une inquiétude nerveuse qui s'était accrue de minute en minute jusqu'à l'heure de la course; et alors, brusquement, elle avait dit à Antonio qui partait pour le cirque :

— J'y vais avec toi!

Ce n'était pas qu'elle eût l'intention de prendre place dans l'amphithéâtre et d'assister au drame sanglant : elle avait les combats de taureaux en horreur et elle ne se sentait pas le courage de voir Juan risquer sa vie devant elle. Mais, sans pouvoir s'expliquer à elle-même cet obsédant désir, elle

voulait être près de lui à l'heure du danger. Elle se dissimulerait quelque part, n'importe où, dans les dépendances du cirque, et là, parmi les transees et les larmes, elle attendrait la fin de l'odieus massacre.

Cette fois, le beau-frère avait compris qu'il serait inutile de la sermonner; et, comme il craignait déjà d'être en retard et de manquer le *paseo* de la quadrille, il s'était résigné assez aisément à l'emmenner avec lui.

Vêtue de noir et coiffée de la mantille, Carmen regardait de tous côtés la cour des Écuries, déserte en ce moment-là. Au loin, derrière les épaisses murailles de briques, la musique jouait, et l'on percevait le frémissement de la foule, frémissement interrompu par des cris d'enthousiasme et par des murmures de curiosité. Les toreros défilaient devant le président.

— Où est-il? demanda Carmen, d'une voix tremblante, à l'employé qui leur avait ouvert la porte.

— Il est où il doit être! répondit brutalement le beau-frère, qui enrageait de perdre cette première partie du spectacle. C'est folie à toi d'être venue ici. Puisque tu ne veux pas voir la course, qu'est-ce que tu vas faire, à présent?

L'employé, touché de compassion pour cette

femme aux yeux rougis, qui semblait en proie à une mortelle angoisse, eut une heureuse idée :

— Si madame voulait entrer à la chapelle?...

Elle s'empressa d'accepter : c'était un lieu paisible, où elle pourrait faire quelque chose d'utile pour le salut de son Juan. Quant au beau-frère, très satisfait d'être débarrassé d'elle, il se hâta de venir prendre place sur les gradins.

Ce qui frappa d'abord Carmen, ce fut la sordide pauvreté de l'autel où quatre bouts de chandelles brûlaient devant la Vierge à la Colombe, et elle donna un douro à l'employé, en le priant d'aller chercher des cierges. L'homme se gratta la tête. « Des cierges?... Il ne croyait pas qu'aux environs du cirque on pût s'en procurer... » Puis, subitement, il se souvint que les sœurs d'un matador en apportaient, chaque fois que celui-ci devait combattre. Peut-être en restait-il quelques-uns dans le fond d'un placard. Il les chercha, les trouva. Ce qui manquait maintenant, c'étaient des chandeliers. Mais l'employé était un homme de ressource : il aveignit des bouteilles vides, abandonnées dans un coin, ficha les cierges dans les goulots et disposa ce modeste luminaire sur la table de l'autel.

Demeurée seule, Carmen s'agenouilla, tourna ses yeux pleins de larmes vers la poudreuse image où rougeoyaient les reflets des cierges. Elle ne connaissait pas cette Vierge-là ; mais elle la supposait

douce et bonne, comme celle de Séville, qu'elle avait si souvent invoquée. En outre, c'était la Vierge des toreros, celle qui écoutait leurs prières à l'heure suprême, quand l'imminence du péril réveillait chez ces hommes incultes une piété sincère, et son mari avait dû maintes fois plier les genoux sur ces dalles. Cela suffit pour lui rendre sympathique l'image inconnue, pour faire qu'elle la contemplât avec une religieuse confiance et qu'elle lui adressât de rapides et ferventes supplications.

Mais elle avait des distractions involontaires. Des bruits étranges parvenaient jusqu'à elle, confus et assourdis. A certains moments, elle entendait comme un grondement de volcan lointain, comme un vacarme de tempête; et ces rumeurs sinistres représentaient clairement à son esprit ce qui se passait sur la scène invisible. Au caractère du brouhaha, elle devinait chacun des tragiques épisodes qui se succédaient dans le redondel. Tantôt c'était une explosion de clameurs indignées, avec accompagnement de sifflets; tantôt c'étaient des milliers de voix qui proféraient des paroles inintelligibles. Puis, tout à coup, un cri d'effroi résonnait, un cri strident, un cri prolongé qui semblait monter jusqu'au ciel, qui suggérait l'idée de têtes pâlies par l'émotion, tendues en avant pour suivre la chasse donnée à l'homme par le taureau. Et soudain le cri cessait, coupé net; le calme se rétablissait, le péril était conjuré.

Il y avait aussi des intervalles de silence, de profond silence, comme si l'énorme amphithéâtre avait été vide ou que les quatorze mille personnes entassées sur les gradins se fussent tenues immobiles, sans respirer. Mais ce silence ne durait pas longtemps, et bientôt c'étaient de nouveaux cris, de nouvelles clameurs, un tel tapage qu'on aurait pu croire que le cirque s'abîmait dans un formidable écroulement. Parfois aussi, de grêles sonneries de clairons éclataient, soit pour annoncer la sortie d'un taureau, soit pour donner le signal de la mort...

Un peu plus tard, l'attention de Carmen fut attirée par des bruits voisins, qui ne ressemblaient pas aux autres. Des pas s'approchaient, des portes s'ouvraient avec violence, des voix d'hommes s'élevaient, et ces hommes semblaient haleter sous une lourde charge.

— Ce n'est rien, dit l'un d'eux. Tu ne saignes pas; tu n'as qu'un gnou à la tête. Avant la fin de la course, tu pourras remonter en selle.

Et une autre voix, râlant, affaibli par la douleur, gémit avec un accent andalous :

— Bonne Vierge de la Solitude!... Je crois que je me suis cassé quelque chose... Examinez-moi bien, docteur... Ah! mes pauvres enfants!...

Carmen frissonna d'épouvante, défaillit presque sur les dalles; et son nez s'effila d'émotion entre ses joues blêmes et creusées. Ensuite elle essaya de se

remettre en prière, de s'isoler dans son ora son douloureuse, de ne plus entendre ces bruits horribles. Mais, malgré ses efforts, elle percevait un lugubre clapotis d'eau et des paroles indistinctes, sans doute celles des médecins et des infirmiers qui soignaient le picador meurtri par une chute.

Bientôt elle n'y tint plus. Seule dans cette chapelle, obsédée par ces bruits effrayants qui venaient l'y tourmenter et qui l'affolaient de terreur, elle ne vivait plus, elle se sentait périr d'angoisse. Mieux valait sortir de là, être au grand air, voir ce qui se passait.

Elle quitta donc la chapelle, revint dans la cour. Il y avait du sang partout : à terre, des flaques de sang ; autour de quelques baquets, des flaques de sang ; dans les baquets, de l'eau sanglante.

Les picadors rentraient du redondel, à cheval sur leurs rosses dégouttantes de sang, à la peau trouée, aux entrailles qui pendaient. Carmen vit Potaje mettre lourdement pied à terre, en lançant une bordée d'injures au « singe savant » qui s'y prenait mal pour l'aider à descendre. Le colosse, appesanti par les jambières que cachait sa culotte et ankylosé par plusieurs chutes, se frottait l'épaule et s'étirait douloureusement ; mais il n'en souriait pas moins, d'un sourire qui découvrait toute sa denture chevaline.

— Vous avez vu comment s'est comporté Gallardo? disait-il aux gens qui l'entouraient. Aujourd'hui il est très bon, c'est une justice à lui rendre!

En effet, Gallardo s'était montré d'une témérité insensée, comme s'il n'avait plus aucune notion du péril. Par exemple, après avoir délivré du taureau le picador étourdi par une chute, il avait, au moyen d'insolentes « véroniques », amené l'animal dans le beau milieu du cirque; et, là, tandis que la brute s'était arrêtée, stupéfaite, le matador, debout en face d'elle, lui avait présenté le ventre comme pour la défier. Puis, sentant son cœur battre ainsi qu'aux grands jours, il s'était agenouillé devant les cornes, avait allongé la main jusqu'à toucher le muflon haveux. Et, comme la bête continuait à demeurer immobile, l'homme, serrant dans ses deux bras sa cape repliée en guise d'oreiller, s'était peu à peu couché sous les naseaux mêmes, qui flairaient avec défiance cet objet étrange où était recélée peut-être une embûche¹. Enfin, à l'instant où l'animal avait baissé les cornes pour attaquer, le matador s'était glissé vers les pattes, de sorte que le monstre, dans son aveugle élan, avait sauté par-dessus l'ennemi sans l'atteindre.

Potaje, en promenant ses regards autour de lui,

1. La prouesse de se coucher devant le taureau en se servant de la cape comme d'un oreiller a été accomplie à Valence, il y a une quinzaine d'années, par l'espada Fabrilo.

reconnut Carmen et n'en témoigna aucune surprise. Dans l'espèce d'hébètement où le tenaient sa stupidité native et son ivrognerie habituelle, rien au monde n'était capable de l'émouvoir.

— Bonjour, *seña* Carmen, lui dit-il. Votre mari fait des merveilles. Allez donc l'admirer ! Il n'y a personne qui soit capable d'en faire autant.

Et, d'un pas lourd, il se dirigea vers l'infirmierie pour voir son camarade à demi assommé.

Sur ces entrefaites, les valets de piste ramenèrent par la bride un cheval éventré, dont les entrailles ballottaient sous l'abdomen comme de hideuses hernies. Aussitôt un des préposés aux écuries, se démenant, agitant les bras et les jambes, pris d'une activité fébrile, s'écria :

— Hardi, les gars ! Allons, de la poigne !

Un palefrenier s'approcha avec précaution du cheval qui ruait de douleur, lui enleva la selle, lui passa aux jambes des entraves, lui rapprocha violemment les quatre pieds, le fit choir. Et vite de hommes de peine, manches retroussées, se penchèrent sur cette panse béante d'où coulaient des ruisseaux de sang et d'urine, s'évertuèrent à faire rentrer dans l'affreuse déchirure les viscères qui en étaient sortis. Un autre maintenait sous son genou la tête de l'animal, en la pressant de toute sa force contre terre.

Cette singulière opération chirurgicale ne fut pas

facile, parce que la respiration haletante du patient repoussait au dehors les organes que les hommes ramassaient par paquets et s'efforçaient de renforcer à coups de poings. D'ailleurs, comme le cheval avait laissé sur l'arène une partie de ses intestins arrachée par les sabots du train de derrière, il restait un vide dans le ventre, et il fallut combler ce vide en y fourrant de l'étoupe. Lorsque le tout fut bien rafistolé, on recousit la peau avec de la ficelle, on jeta un seau d'eau sur la tête, on détacha les liens qui assujettissaient les pieds, on invita par de grands coups de trique l'opéré à se remettre debout, et on le conduisit au « vernissage ». Là, on inonda d'eau tout son corps, et sa robe lavée reprit pour quelques minutes une sorte de lustre. C'était bien suffisant, puisqu'un picador allait ramener la pauvre bête au redondel et que, cette fois, un taureau lui ferait l'accroc irréparable.

Cependant Carmen s'était réfugiée sous les arcades, saisie d'horreur. Elle aurait voulu fermer les yeux pour ne plus voir, se boucher les oreilles pour ne plus entendre; mais, malgré elle, ses yeux s'ouvraient sur le sang, ses oreilles se tendaient vers les bruits qui continuaient à venir de l'amphithéâtre. Elle ne savait pas dans quel ordre les matadors avaient à exécuter leur travail : peut-être cette fanfare signalait-elle le moment où Juan allait affronter le monstre. Ah! sortir de

ce cirque maudit, se soustraire à une pareille torture!...

Tout à coup son beau-frère reparut devant elle. Il rayonnait d'enthousiasme :

— Ton mari a été admirable! Il vient de tuer son premier taureau avec plus de vaillance que jamais!

— Emmène-moi, emmène-moi! supplia-t-elle d'une voix étouffée.

Antonio fit la grimace : il ne se souciait pas de la reconduire jusqu'à l'hôtel, parce que cela lui aurait fait perdre la fin d'un si beau spectacle. Quel enfantillage de s'effrayer ainsi! Il n'y avait aucun danger. Gallardo mangeait les taureaux tout crus.

— Emmène-moi, je t'en conjure! Je ne me sens pas bien! Tu me laisseras dans la première église que nous rencontrerons...

Il se rappela que l'église des Augustins n'était qu'à cinq minutes du cirque, et il se laissa convaincre. En somme, il ne perdrait presque rien du nouveau combat qu'annonçaient déjà les clairons, et, quand il aurait colloqué là-bas cette femme tannante, il pourrait savourer en paix tout le plaisir de la course.

Lorsque le second des taureaux destinés à Gallardo parut dans l'arène, l'allure de la bête mit le public de mauvaise humeur. C'était un animal

énorme, de belle apparence; mais il courait çà et là, regardait avec étonnement le houleux bariolage de la foule massée sur les gradins, semblait effrayé par les cris et les sifflets des spectateurs. Les péons le poursuivaient, lui tendaient la cape; mais, après avoir ébauché une attaque contre l'étoffe rouge, il soufflait de surprise, se retournait, prenait la fuite en bondissant. Cette agilité du fuyard¹ exaspérait le public.

— Ce n'est pas un taureau, c'est une guenon! braillait la foule indignée.

Les péons réussirent enfin à l'attirer vers la barrière, du côté où l'attendaient les picadors immobiles sur leurs montures, la pique en arrêt. Il s'approcha d'un cavalier avec des beuglements sauvages, la tête baissée, comme s'il allait charger. Mais, avant que le fer lui eût entamé le cou, il fit un brusque écart, passa entre les capes, se déroba. Dans sa retraite, il rencontra un autre picador et se déroba de nouveau, toujours beuglant et fuyant. Affolé, il vint se jeter près du troisième picador qui allongea sa pique, l'atteignit au garrot; et ce « châtiment » ne fit qu'accroître la poltronnerie et la vitesse de la bête.

Le public s'était levé en masse, gesticulait, hurrait :

1. On appelle *abanto* le taureau craintif qui, au lieu d'attaquer franchement, s'arrête devant les péons, refuse d'assaillir les picadors et esquivé les différentes passes du combat.

— Monsieur le président!... Un taureau domestique!... C'est un scandale!... Du feu, du feu!¹

Comme le président paraissait indécis, le tumulte redoubla. Des objets de toute sorte commencèrent à pleuvoir autour de la bête. Une bouteille heurta l'une de ses cornes, ce qui provoqua des applaudissements frénétiques.

— Du feu, du feu!...

Enfin le président agita un foulard rouge, et ce signal fut salué par une salve de bravos. Les « banderilles de feu » étaient un spectacle extraordinaire, un épisode inattendu qui augmentait l'intérêt de la course. Nombre de ceux qui protestaient jusqu'à s'enrouer, étaient, dans le fond, très satisfaits de l'incident.

Le Nacional s'avança, portant à bout de bras deux grosses banderilles enveloppées de papier brun. Il s'approcha du taureau sans grandes précautions, avec une insouciance méprisante, et il planta les lourds bâtons dans la chair, aux acclamations vengeresses de la multitude.

On entendit le craquement sec d'une déchirure, et deux jets de fumée blanche commencèrent à cracher

1. *Fuego! Fuego!* — Pour exciter les bêtes couardes, on leur pose des « banderilles de feu ». Ces banderilles sont garnies de petards et de fusées dont la mèche, au moment où l'on plante les « bâtons », entre en contact avec un morceau d'amadou; alors les pièces d'artifice éclatent sur le dos de l'animal, que les détonations et les brûlures rendent furieux.

sur le cou de la bête. La lumière du jour empêchait de voir la flamme; mais les poils grillaient et une large tache noire s'étendait sur le garrot.

L'animal, étonné de ce barbare supplice, accéléra sa fuite. Mais il avait beau sauter des quatre pieds, se secouer, tordre la tête en arrière pour arracher avec ses dents les brandons infernaux, il emportait partout avec lui cette crépitation de fusillade et ce nuage de papiers brûlés qui voltigeaient devant ses yeux. Ces bonds et ces contorsions amusaient beaucoup la foule, qui éclatait de rire et qui se moquait :

— Ça le chatouille!... Voyez comme il danse!...
Un taureau savant!...

Quand les banderilles eurent cessé de détoner et de fuser, la graisse fondue formait des bulles sur la peau du cou et une puanteur de cuir carbonisé emplissait tout le cirque.

L'animal, ne sentant plus la morsure du feu, s'arrêta, la tête tombante, les yeux rougis, le mufle écumeux, les flancs haletants.

Jusqu'alors Gallardo s'était tenu près de la barrière, navré de la mauvaise chance qui l'obligeait à combattre une pareille bête, et il s'en expliquait avec les connaisseurs assis aux premiers rangs des gradins. Une course qui avait si bien commencé! Quel guignon d'avoir maintenant devant soi un bœuf de boucherie!

— Que voulez-vous? concluait-il en haussant les

épaules et en s'excusant d'avance. On fera ce qu'on pourra; mais ce ne sera pas grand'chose!

Quand les clairons sonnèrent pour la mort, l'espada, après un court *brindis*, marcha vers le taureau. Les aficionados lui criaient des conseils :

— Dépêche-le vite! Il ne mérite pas qu'on lui fasse tant de cérémonies!

L'espada déploya la muleta devant la bête, et celle-ci chargea; mais, instruite par le tourment qu'elle venait de subir, elle le fit sans impétuosité, avec une évidente intention de mesurer son coup, d'atteindre le but, d'écraser l'ennemi et de le mettre en pièces. Cet homme était le premier qui, depuis le martyre du feu, se présentait devant ses cornes.

La nouvelle manière du taureau réconcilia le public avec lui, et des applaudissements retentirent, qui s'adressaient à la fois aux deux adversaires.

Lorsque le taureau « *humilia* », bouffant de rage, la langue pendante, il se fit un silence précurseur de l'estocade mortelle; et ce silence fut si profond que, jusqu'aux derniers bancs, on perçut le petit bruit de deux morceaux de bois qui s'entrechoquaient : c'était Gallardo qui, pour faciliter l'estocade, repoussait en arrière, avec la pointe de son épée, les banderilles noircies qui étaient retombées entre les cornes. Et soudain, par un mystérieux magnétisme, la foule sentit que la correspondance venait de s'établir entre sa propre volonté et celle du

matador : la résolution de celui-ci était prise, et il se disposait à abattre le taureau par un coup magistral.

— Vas-y!

Gallardo s'élança, frappa. Mais l'animal, au lieu de chanceler et de choir, s'enfuit avec des mugissements furieux, tandis que l'épée, mal enfoncée, se balançait sur le cou, ressortait peu à peu de la chair et roulait enfin dans le sable. Cette fois encore, comme tant d'autres fois, le matador avait involontairement détourné la tête et poussé trop court l'estocade.

Il ramassa l'épée, sans avoir même le cœur de protester contre le mécontentement de ce public si indulgent pour les autres et si impitoyable pour lui. Par quelle fatalité manquait-il ainsi tous ses coups? Pourquoi ne lui était-il plus possible de plonger, comme jadis, l'estoc jusqu'à la garde?

Marchant de nouveau vers l'animal, il eut la sensation confuse qu'un péon venait se placer à côté de lui. C'était le Nacional.

— Du calme, Juan! Ne perds pas la tramontane!

Le matador se posta vis-à-vis du taureau qui semblait l'attendre, immobile sur ses pattes. Il crut inutile de faire des passes de muleta. Il se profila, le chiffon rouge traînant au ras du sol, l'épée tenue horizontalement à la hauteur de l'œil... Vite le bras entre les cornes!

Et l'homme, repoussé d'un coup de tête, s'aplatit

sur le sable. Et le taureau fondit sur lui, enleva ce corps inerte, le rejeta sur le sol, se mit à courir le long de la barrière. On voyait sur le garrot la poignée de l'estoc enfoncé jusqu'à la garde.

Le matador se releva péniblement, et tout l'amphithéâtre l'applaudit. « Vive l'enfant de Séville ! Cette fois, il avait réellement été bon ! » Mais Gallardo ne répondait par aucun signe de remerciement à cet enthousiasme. Il restait courbé dans une attitude douloureuse et se tâtait le ventre. Puis il fit quelques pas en zigzag, regardant à droite et à gauche comme pour chercher la porte de sortie. Finalement il trébucha, à la façon d'un homme ivre, et s'affaissa par terre.

Quatre valets de piste accoururent, le prirent sur leurs épaules. Pendant qu'ils l'emportaient à l'infirmerie, sa tête oscillait, livide, et ses yeux étaient vitreux.

On déposa le matador sur un lit, où il demeura sans mouvement. On ne voyait de sang nulle part.

Garabato et le Nacional commencèrent à déshabiller le maître, à retirer des épingles, à déboutonner, à découdre, tandis que Potaje regardait d'un air stupide, en faisant rouler son chapeau entre ses doigts.

Deux médecins, accourus dès le premier instant, regardaient aussi, sans rien dire. Ils ne pouvaient encore juger de la gravité du cas. Peut-être le

torero avait-il seulement perdu connaissance; peut-être n'était-ce qu'un évanouissement causé par la rudesse de la collision et par la violence de la chute.

Le docteur Ruiz entra, se pencha sur le lit, se mit tout de suite à l'œuvre. Ses mains adroites aidèrent Garabato à ôter les dernières pièces du costume, à relever la chemise. Et le ventre apparut, sillonné d'une longue déchirure dont les bords sanglants s'écartaient et laissaient voir les intestins bleuâtres¹.

— Eh bien, docteur? murmura le Nacional.

— C'est fini, Sebastián. Tu peux te chercher un autre matador.

L'honnête banderillero ne prononça pas un mot, n'eut pas une larme dans les yeux; mais, subitement, il sentit naître au fond de lui-même une haine féroce contre tout ce qui l'entourait, une colère indignée contre le public, un mépris mêlé de remords contre son propre gagne-pain. Ah! quelle horreur et quelle iniquité, qu'un homme pût mourir ainsi pour l'amusement de ses semblables!

Et, tandis que ses yeux, brûlants, mais secs, se fixaient sur le cadavre du chef auquel il avait voué une fraternelle affection, sa pensée se porta aussi vers un autre cadavre, vers celui qu'en ce moment

1. José Delgado (cf. p. 90, note) fut tué en mai 1801, aux arènes de Madrid, par un taureau poltron, à peu près dans les mêmes circonstances et de la même manière que Juan Gallardo. (Voir la biographie de ce torero, écrite par M. Bedoya.)

les mules tiraient hors de l'arène, vers celui de la bête au garrot carbonisé. Et, avec sa simplicité d'homme primitif, il associa dans un même sentiment de profonde commisération les deux victimes :

— Pauvre taureau ! Pauvre espada ! soupira-t-il tristement.

Au cirque, la fête continuait. Il y avait bien eu d'abord quelques minutes d'hésitation et d'inquiétude ; mais presque aussitôt on s'était rassuré. Des nouvelles optimistes, d'origine inconnue, circulaient dans l'amphithéâtre : Gallardo n'était qu'étourdi, et l'accident n'aurait aucune suite fâcheuse. Le public accueillait volontiers cette opinion anonyme, d'autant plus volontiers qu'on aurait beaucoup perdu à l'interruption de la course : il restait encore trois taureaux à tuer.

Et les clairons sonnèrent pour annoncer le quatrième combat, et des cris de joie saluèrent l'entrée de l'animal dans le redondel. Clameurs et fanfares confondues arrivaient jusqu'à l'infirmerie et vibraient gaiement autour du mort.

C'était le rugissement de la Bête, de la vraie Bête féroce.

FIN

RÉSUMÉ TAUROMACHIQUE

avec renvois aux pages du volume où les termes espagnols sont expliqués,
soit dans les notes, soit dans le texte¹.

I

LE CIRQUE

La plaza, c'est-à-dire le lieu où se donnent les courses de taureaux, était presque toujours, autrefois, une place publique aménagée momentanément pour cet usage. Aujourd'hui, dans toutes les villes de quelque importance, c'est un grand cirque à ciel ouvert, construit exprès (p. *244). Celui de Madrid a 14 000 places; celui de Barcelone en a 14 500. Voici quelles sont les parties principales d'une plaza :

1. Le cirque proprement dit comprend :

1° Le *redondel* (p. 18, *244), clos par une double enceinte. La première enceinte, dite *barrera* (p. 57), ou *tanquera*, ou *tablas*, peinte en rouge, a environ 4 m. 80 de hauteur et porte dans le bas, à 0 m. 50 du sol,

1. Lorsqu'il y a dans le texte une description un peu détaillée de la chose que le terme désigne, le chiffre de la page est précédé d'un astérisque.

un *estribo*, « étrier » ou marchepied (p. * 77), qui aide le torero serré de trop près à sauter hors du redondel. La seconde enceinte, dite *contrabarrera*, est un peu plus haute que la première, et on y voit peints de gros chiffres qui indiquent les *secciones del graderio* (p. 50). Entre les deux enceintes court un large « couloir », le *callejon*.

2° L'amphithéâtre où s'asseoient les spectateurs. Il s'y trouve plusieurs sortes de places, à savoir : les *tendidos*, places découvertes; la *grada cubierta*, places couvertes; les *palcos*, loges situées au-dessus des places couvertes. Et chacune de ces grandes divisions comporte en outre des subdivisions telles que *delantera*, places de premier rang, *balconcillo*, gradins placés au-dessous de la loge présidentielle, *tabloncillo*, le gradin le plus élevé sur tout le pourtour du cirque, etc. — A un autre point du vue, on répartit ces différentes places sous les dénominations génériques de *sombra*, places à l'ombre, *sol*, places au soleil, *sol y sombra*, places intermédiaires où l'on est d'abord au soleil, puis à l'ombre (p. * 259).

II. Les dépendances du cirque sont :

1° Le *toril* (p. 53), avec les *corrales* (p. 48, * 351) et les *chiqueros* (p. 8);

2° Les *caballerizas*, écuries des chevaux;

3° Le *matadero*, boucherie où l'on dépèce les taureaux tués;

4° L'*arrastradero*, lieu où l'on équarrit les chevaux morts;

5° L'*enfermeria* (p. * 396), infirmerie pour les toreros blessés;

6° La *capilla* (p. * 51, * 383), chapelle.

II

LES TOREROS

Une *cuadrilla* est une troupe de *toreros* (p. 1, 3) professionnels, organisée pour donner des courses publiques.

La « quadrille » se compose : 1° d'un chef, le *matador* ou *espada* (p. 5); 2° de *toreros* à cheval, les *picadores* (p. *44); 3° de *toreros* à pied, les *peones* (p. 46); 4° d'un *puntillero* (p. 80).

1° Avant d'être *matador*, on a ordinairement commencé par être *sobresaliente de espada*, « suppléant d'épée ». Le *sobresaliente* est un débutant qui, en cas de besoin, remplacerait l'*espada* hors d'état de continuer son service, et il ne devient *matador de cartel*, c'est-à-dire *matador* en titre, que lorsque son chef lui a conféré l'*alternativa* (p. *120-121) aux arènes de Madrid. Cette sorte d'investiture publique donne à celui qui l'a reçue le droit d'« alterner » dans n'importe quel cirque avec tout autre *espada*. — Le *matador* porte un costume de soie brodé d'or, dont les pièces principales sont la « veste » *chaquetilla* (*37), les *calzones* avec leurs *machos* (p. 34), la *capa* (p. 38), la *moña* (p. 36) attachée à la *coleta* (p. 23, *32, 213), la *montera* (p. 38). Il a pour arme défensive la *muleta* (p. 40) et pour arme offensive l'*estoque* (p. 21).

2° Les *picadores* sont habillés d'une veste courte, d'un pantalon de cuir jaune, du *castoreño* (p. 44), et ils ont les jambes protégées par la *mona* (p. 169). Leur arme est la *pica* (p. 44), lance en bois de hêtre que l'on nomme aussi *vara* ou *garrocha* (p. 180, *183), longue d'environ 3 mètres et terminée par un petit fer triangulaire qu'un bourrelet de corde empêche de pénétrer à

plus d'un pouce de profondeur dans la chair de l'animal.

3° Les *peones* (p. 46) portent un costume semblable à celui du matador, sauf que les broderies sont seulement d'argent. Les uns, dits *capeadores* ou *chulos* (p. 46), travaillent le taureau avec la *capa de brega* (p. 38); les autres, dits *banderilleros*, lui posent les *banderillas* ou *palos* (p. 30). D'ailleurs, en pratique, ce sont presque toujours les mêmes hommes qui exécutent successivement cette double besogne.

4° Le *puntillero* ou *cachetero* a pour fonction d'achever avec la *puntilla* ou *cachete* (p. 80) les taureaux blessés mortellement.

Quant aux *monos sabios* (p. 44) et aux *mozos* (p. 55), valets de piste, palefreniers, hommes de peine, ils ne sont considérés que comme des salariés.

III

LES TAUREAUX

Les toros sont élevés presque à l'état sauvage dans les *ganaderias* (p. 181, *215-216), sous la surveillance des *vaqueros* (p. 188) et des *pastores* (p. 180) commandés par un *mayoral* (p. 226). Les bœufs dressés que l'on nomme *cabestros* servent d'auxiliaires aux gardiens pour le gouvernement de la *torada* (p. 105, *188, *194). Chaque propriétaire s'efforce de conserver pure la *casta* (p. 182) de son troupeau et possède son *hierro* (p. 219) et sa *divisa* (p. 216), pour en marquer les produits. L'une des *ganaderias* les plus réputées est celle de don Eduardo Miura (p. 17).

Les jeunes bêtes sont soumises à la *tienta* (p. 136, *215), « essai », soit dans le toril, soit en pleine cam-

pagne ; et, dans ce dernier cas, l'essai se fait par *acoso* et *derribo* (p. 180, *188-190).

Les taureaux de combat, *toros bravos, fieros, de muerte* (p. 63), ou, par antiphrase, *bichos* (p. 27), sont des animaux puissants et féroces, mais si stupides qu'ils se laissent presque toujours tromper par l'*engaño* (p. 67). Au point de vue des qualités agressives, ils peuvent être *boyantes*, « francs », *revoltosos* (p. 368), *pegajosos* (p. 368), *de sentido* (p. 242), *marrajos* (p. 222), *bravucones* (p. 104), *abantos* (p. 391), etc. Au point de vue de la taille, les plus grands et les plus lourds sont dits *de libras*, *de muchas libras* (p. 158). Au point de vue de l'élégance, c'est surtout la belle forme des cornes, la finesse du poil, la sécheresse nerveuse des jambes, etc., qui constituent le *trapio* (p. 182, *189).

Lorsqu'ils doivent être expédiés à un cirque éloigné, le transport se fait par chemin de fer, après *encajonamiento* (p. *225-229). Lorsqu'ils sont destinés à un cirque voisin, on procède à l'*encierro* (p. *231-234) deux ou trois jours avant la course. L'*apartado* et l'*enchiquerramiento* (p. 8) se font dans la matinée.

IV

LA COURSE

Il y a de petites *corridas* que l'on nomme *capeas* (p. 21, *93-95), *becerradas* (p. 360), *novilladas* (p. 14, *114-112). Quant aux *corridas formales* (p. 120), « courses régulières », les taureaux qu'on y combat doivent être âgés de cinq à six ans et n'avoir jamais été « courus ». Plus jeunes, ils n'auraient pas encore toute leur puissance ; déjà *corridos*, ils chercheraient l'homme sous le leurre.

Les entrepreneurs de courses traitent avec le chef de la quadrille par l'intermédiaire de son *apoderado* (p. 9, *122). — Si, comme il arrive d'habitude, la quadrille engagée comprend deux *matadors*, avec ou sans *sobresaliente*, le *primer espada* commande à tout le personnel combattant, et le *segundo espada* ou *media espada* lui doit obéissance comme les autres, sauf au moment où ce « second » tue lui-même son taureau. — Lorsque deux *espadas* travaillant ensemble ont une égale réputation, c'est le plus ancien en titre qui prend le commandement et qui a le privilège de tuer le premier.

Les courses se donnent dans l'après-midi, et on y tue ordinairement six taureaux, que les *espadas* tirent au sort (p. 352). Les combats se livrent sous la direction d'un président (p. *59), qui doit avoir une grande compétence dans l'art tauromachique, puisque c'est à lui qu'il appartient d'assurer l'application des règlements, de mettre fin en temps utile à chaque partie de la lutte, etc. Des sonneries de *clarines* et de *timbales* (p. 62) annoncent les différentes phases du combat.

Après que les *alguaciles* (p. *56-57) ont fait évacuer le redondel, le spectacle commence par le *paseo* (p. *57-59), c'est-à-dire par l'entrée solennelle de la quadrille. Le cortège, rangé sur deux files, est ainsi ordonné : en tête, les *alguaciles* à cheval; puis les *espadas*, le plus ancien à droite, et, le cas échéant, le troisième au milieu; puis les *chulos*; puis les *picadores*; et enfin les *mozos* conduisant le train d'*arastre* (p. *55). Ce cortège traverse tout le redondel et va saluer le président. Après quoi, chaque torero gagne son poste de combat, et le premier taureau est lâché.

Pendant le combat, le taureau doit normalement

passer par trois *estados*, « états ». A la sortie du toril, il est *levantado*, porte haut la tête, charge aveuglément sur tout ce qu'il rencontre; ensuite il est *parado*, « arrêté », n'attaque plus que lorsqu'on le provoque, mesure son attaque; enfin il est *aplomado*, « alourdi », se ménage, cherche moins à attaquer qu'à se défendre. Quelquefois aussi il reste *entero* (p. 76) jusqu'au dernier moment, ou au contraire il « se décompose » pour la péripétie suprême.

Au cours de la lutte, le torero et le taureau ont chacun leur *terreno* (p. 67). Les « terrains » se déterminent par rapport au *centro*, c'est-à-dire par rapport au point où l'homme et la bête doivent se rencontrer pour exécuter la passe. Le terrain du torero est l'espace qui, à partir du « centre », s'étend en arrière de l'homme et où celui-ci doit pouvoir opérer librement sa retraite vers la barrière; et le terrain du taureau, qu'on nomme aussi *terreno de afuera*, est l'espace qui, à partir du même « centre », s'étend autour de la bête et où celle-ci est libre d'évoluer, soit qu'elle attaque, soit qu'elle se dérobe. — A la notion des terrains se rattache celle de la *jurisdicción*. La « juridiction » du torero comprend tout l'espace qu'il peut atteindre avec ses instruments de combat; et la « juridiction » du taureau comprend tout l'espace qu'il peut atteindre avec ses cornes. — Autant que possible, il faut empêcher le taureau de prendre une *querencia* (p. 191, *264).

On nomme *quite*, « parade », toute action du torero ayant pour objet de sauver un camarade en danger. Les *quites* se produisent surtout pendant la première partie du combat, et ils s'exécutent le plus souvent avec la cape (p. *266). Mais d'ailleurs, en pareille conjoncture, tous les moyens sont permis, même celui qui consiste à tirer le taureau par la queue, *colcar* (p. 63).

Chaque combat, *lidia*, se divise pour ainsi parler en trois actes que l'on nomme *tercios* ou *suertes* (p. 62).

1° *Suerte de vara*. — Quand le taureau entre dans l'arène, les péons l'accueillent par des passes de cape. Ces passes s'exécutent d'une infinité de manières dont les plus typiques sont la *veronica* et la *navarra* (p. 96).

Puis les picadors, montés sur les chevaux qu'ils ont choisis après leur avoir fait subir la *prueba* (p. * 346-351), infligent trois ou quatre fois à l'animal le *castigo* (p. 76) de la pique. Il arrive très fréquemment aujourd'hui que les chevaux sont éventrés (p. * 368, * 388-389); mais ce massacre n'est nullement essentiel ni même utile au succès de la course. Au contraire, la véritable fonction du picador serait de sauver sa monture en ouvrant la sortie au taureau, soit vers la droite, soit vers la gauche; mais, pour y réussir, il faudrait que le cheval fut une bête de sang et non une rosse moribonde.

2° *Suerte de banderillas*. — Ensuite les *banderilleros* plantent les « bâtons » dans le *morillo* (p. 73, * 75-76). L'une des plus remarquables façons de poser les banderilles est celle qu'on appelle *al quiebro* (p. 362), c'est-à-dire en évitant le taureau par une simple flexion des hanches, sans bouger les pieds. Lorsque le taureau est couard, on lui inflige les *banderillas de fuego* (p. * 391-393).

3° *Suerte de muerte* (p. * 64-69). L'*espada*, tenant en main les *trastos de matar* (p. 79), prononce le *brindis* (p. * 64-65, * 246) et s'avance vers le taureau, que les *chulos* lui amènent à l'endroit choisi pour la mort. Par divers jeux de *muleta*, il prépare l'animal au conflit suprême, l'oblige à *humillar* (p. 160), à *entrar en suerte* (p. 159). — Enfin le moment est venu pour lui-même d'*entrar a matar*, de *cuadrarse*, de *perfilarse* (p. 260), de *citar* (p. 66) et de *meter el brazo* (p. 79).

L'estocade s'exécute de deux façons très différentes, que l'on appelle *recibir* et *volapié*. Dans le *recibir*, le taureau se précipite sur le matador qui l'attend immobile, les pieds en équerre, l'estoc tenu horizontalement à la hauteur de l'œil, pour bien viser le but. Dans le *volapié*, moins dangereux, c'est le matador qui se précipite sur le taureau immobile, d'aplomb sur ses quatre pattes, la tête assez basse pour que l'estoc puisse atteindre l'endroit voulu. Pour que l'estocade soit parfaitement bien placée, elle doit porter *en la cruz*, c'est-à-dire dans la partie du garrot où la ligne prolongée des palerons « croise » la colonne vertébrale. Est dite *delantera*, « avancée », celle qui pénètre en avant de la *cruz* ; est dite *trasera*, « reculée », celle qui pénètre en arrière de la *cruz*. Par rapport à la profondeur, l'estocade peut être *honda* (p. 69), *media* ou *corta* (p. 316). Lorsqu'elle rencontre un os et reste superficielle, on la nomme *pinchazo* (p. 259). Le *bajonazo*, le *golletazo* (p. 242), l'*estocada atravesada* (320, *371) sont des estocades inexcusables. Si le taureau, mortellement blessé, se tient encore debout, le matador procède au *descabello* (p. 260, *372). Mais, si le taureau est couché par terre, c'est au *puntillero* qu'il appartient de l'achever.

Quand le matador tarde trop à expédier la bête, le président lui fait donner les *avisos* (p. *375). Quand il a tué supérieurement, les spectateurs demandent pour lui l'*oreja* (p. 70, *248).

Les principaux accidents d'où peut résulter qu'il y ait *hule* (p. 60, *212) sont la chute des picadors (p. *63, *385), l'*embroque* (p. 68), l'*enganche* (p. 69), l'*encontronazo* (p. 68, *265, *374) et toutes les *cogidas* (p. 2, *142).

Dès que le taureau est tué, les mules de l'*arrastre* entrent au galop dans le cirque et traînent hors du redondel les cadavres des chevaux et du taureau. Les *mozos* râtissent l'arène, jettent du sable sur les traces sanglantes; et, sans aucun entracte, la trompette sonne pour annoncer une autre *lidia*.

V

HISTORIQUE

Dès le xi^e siècle, le Cid Campeador tuait des taureaux à la lance. La noblesse prit goût à ces combats, qui furent spécialement en honneur au xv^e siècle, sous le règne du dernier sultan de Grenade (p. 275). On peut considérer comme une survivance de ces anciennes joutes équestres la *suerte* que, dans certaines solennités, les *caballeros en plaza* exécutent encore aujourd'hui avec le *rejon* (p. 276).

Au xviii^e siècle, l'aversion de Philippe V pour les courses de taureaux fit que l'aristocratie se détacha de ces exercices; mais le peuple continua d'y prendre plaisir. Il arriva donc que la *plaza* se démocratisa, et bientôt se formèrent des toreros professionnels qui combattirent à prix d'argent (p. 278).

En 1830, le roi Fernando VII créa une Ecole de tauromachie (p. 274).

Il y a en tauromachie deux « styles », dont l'un, plus sévère, est représenté par les maîtres de Ronda (p. 245), l'autre, plus fantaisiste et admettant les *adornos* (p. * 74, * 387), est représenté par les maîtres de Séville (p. 245).

Quelques matadors célèbres du xviii^e et du xix^e siècles :

Vers 1726, Francisco Romero, de Ronda, créa l'art tauromachique moderne (p. 245, 278). — Pedro Romero, petit-fils du précédent, porta à la perfection le « style » de Ronda (p. 245, 274). — José Delgado, surnommé *Pepehillo*, inventeur du « style » de Séville, fut tué aux arènes de Madrid en mai 1801 (p. 90, 397). — Antonio Ruiz, surnomme le *Sombrero* (p. 274). — Juan León (p. 274). — Francisco Montes (p. 63). — Jerónimo José Candido (p. 274). — Rafaël Molina, surnommé *Lagar-tijo* (p. * 6, 326). — Frascuelo, surnommé le *Negro* (p. * 6, 332). — 1880¹. Fernando Gomez, surnommé le *Gallo* (p. 25). — 1884. Luis Mazzantini. — 1885. Manuel Garcia, surnommé l'*Espartero* (p. 25). — 1887. Rafaël Guerra, surnommé *Guerrita*. — 1889. Julio Aparici, surnommé *Fabrilo* (p. 387). — 1891. Antonio Jimenez, surnommé *Reverte*, grièvement blessé aux arènes de Bayonne en 1899.

G. H.

1. Cette date et les suivantes sont celles où le matador a reçu l'alternative.

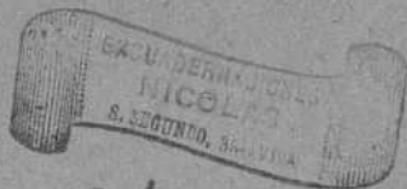


BLASCO IBÁÑEZ

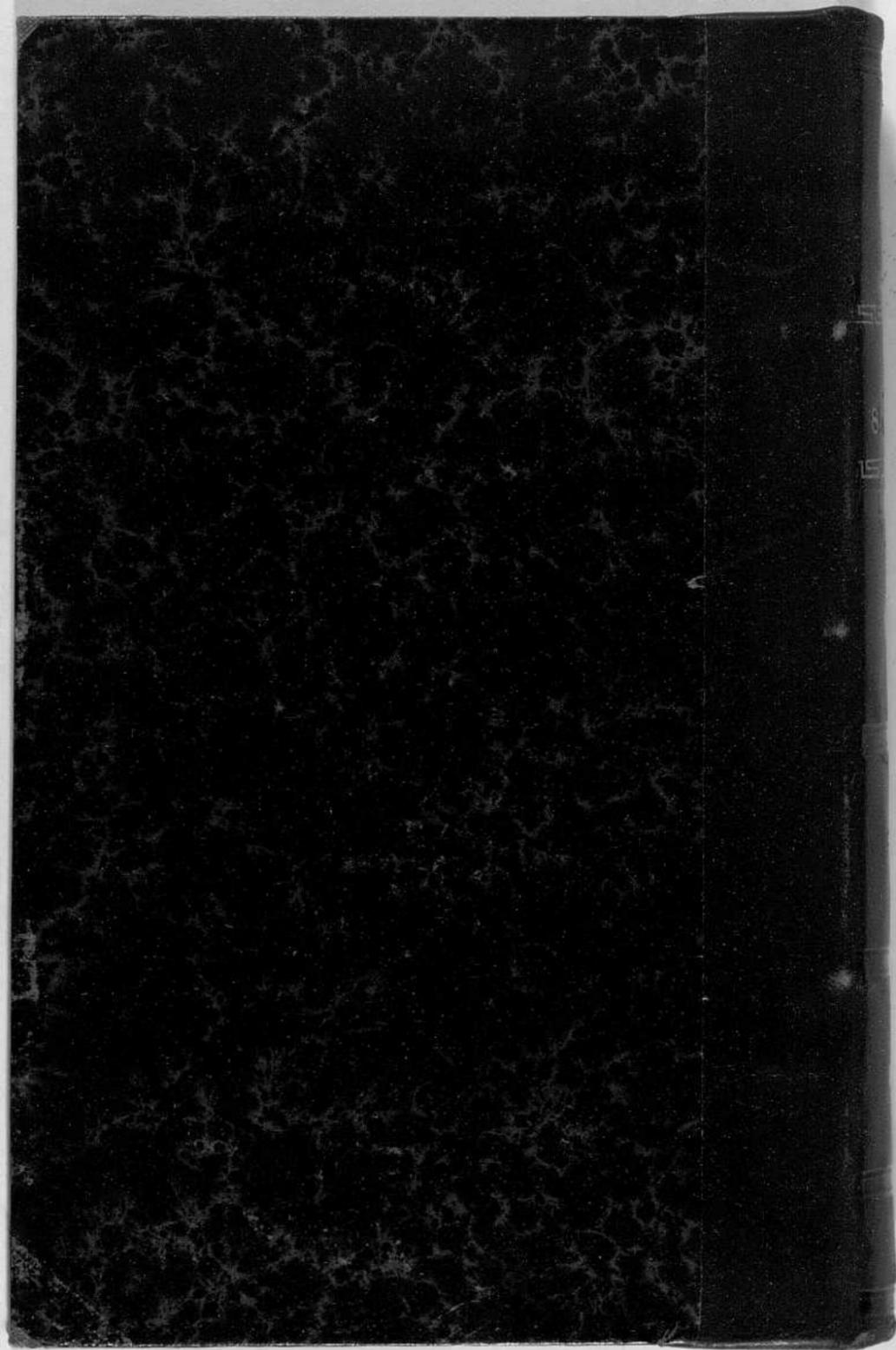
—
**ARÈNES
SANGLANTES**

**COLLECTION
NOUVELLE
ALMANN-LÉVY
ÉDITEURS**





2/646.



SSSSSS

B. IBÁÑEZ

Árenas
Sanglantes

SSSSSS